

**Deux copains:
réplique à mm.
Frechette et
Sauvalle**

William Chapman

LIREGRATUITEMENT.COM

**Deux copains: réplique
à mm. Frechette et
Sauvalle**

William Chapman

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

QUÉBEC

LÉGER BEOUSSEAU, IMPRIMEUR

Enregistré conforinément à l'acte du Parlement du Canada, concernant la propriété littéraire, au Ministère de l'agriculture et de la statistique, à Ottawa.

Quand, pour riposter à une fable, que M. Fréchette avait publiée contre moi, sous la signature du petit Qonzalve Désaulniers, je commençai à enlever au lauréat les plumes qu'il s'était appropriées ça et là depuis trente ans, il loua le nommé Henri Eoullaud pour le défendre ^.

Et Henri Eoullaud se mit en campagne.

Seulement, le défenseur, on se le rappelle, ne fit pas une campagne bien longue ; et l'on rira encore longtemps de la binette que firent les deux copains le jour où je prouvai que l'un et l'autre se valaient comme plagiaires.

Or, pendant que Eoullaud, culbuté par une de mes révélations, se débattait encore, les quatre fers en l'air, M. Fréchette, pour faire oublier la mésa-

1 — La plupart des articles qu'on va lire ont été publiés dans la Vérité,

DEUX COPAIXS

venture de son paravent si brusquement renversé e détourner l'attention de mes articles du Courrier d\ Canada^ voulut tenter

un autre plan stratégique : i attaqua le Père Laçasse.

Il le fit d'une façon aussi brutale qu'idiote, e s'évertua à se montrer le plus chatouilleux et le plu vindicatif possible, pour faire croire que si les baga telles que le spirituel abbé avait écrites sur soi compte, à propos de Sarah Bernhardt, suffisaient i le rendre fou furieux, conséquemment mes critique; ne l'atteignaient aucunement, puisqu'il ne se donnai pas la peine d'y répondre.

Le public vit le truc, se moqua de lui, le méprise comme il le méritait, et plusieurs de ses fervents, entre autres, M. Choquette, lui tournèrent le dos.

Enfin mon livre — Le Lauréat — parut.

A son apparition, M. Fréchette continua d'affecter le dédain et fit le mort.

Il fit le mort durant un long mois.

Mais, un jour, voyant que mon volume avait du succès en librairie, il n'y put tenir ; il se décida à louer un nouveau paravent, et se mit à tirer sur moi, caché derrière Marc Sauvalle, le même Sauvalle qui a signé l'autobiographie du lauréat dans les Hommes du Jour,

Durant six semaines M. Fréchette a tiré avec la même poudre qu'avait employée Roullaud, durant six semaines il a fait mentir aussi stupidement le paravent numéro deux que le paravent numéro un.

Pour entrer en matière, Marc Sauvalle a aligné tous les titres que M. Fréchette s'est procurés au moyen de ses plagats et de ses

réclames de 'pahi killer ; puis il a donné la raison qui m'avait engagé à écrire le Lauréat^ et vous allez savoir incontinent ce qui m'a fait commettre une pareille infamie.

Chapeau bas ! c'est le paravent numéro deux qui parle :

Le litre seul du vohime — Le Lauréat — révèle rintentiou et le sentiment qui l'ont dicté.

En effet, ce n'est pas à Loiiis Fréchette ([uc l'auteur en veut surtout, c'est au knuéol de l' Académie française^ parbleu î

Comment cela ? Voici ,z

Le pauvre diable d'auteur, après avoir pondu le volume (le vers que personne n'a lu, mais qui s'intitule Veuilles iV Erable, eut le tounet d'envover son œuvre aux membres do l'Académie française, avec la demande d'une couronne et ; d'un prix.

■ Tout naturellement, comme vous devez bien le penser,
; cette couronne et ce prix sont encore â faire leir apparition
\ au firmament de la gloire de Chapman.

I A ce sujet, M. Xavier Marmier disait un jour à u i do
mes amis qui lé visitait :

G DFXX COPATXS

— Coniiiiaissez-voiiis, au Canada, une espèce de détraqué.... allons donc, comment s'appelle-t-il ?... un nom anglais, qui fait penser à un ressort de montre... quelque chose comme évhapfement ?

— Chapmau ?

— Justement.

— Je ne le connais pas beaucoup, mais il a dû vous envoyer des vers ; il en envoie à tout le monde, c'est sa manie.

— Il a fait plus que cela : imaginez-vous qu'il nous a Boumis un volume à couronner.

— Pas possible !

— Parole d'honneur !

— C'est incroyable. Et puis ?...

— Et puis, dame, on m'a chargé de lire ça; j'en ai eu assez delà première page, vous comprenez ; c'est un pauvre toqué que cet individu-là !

— A peu près.

— Il l'est tout de bon, s'il s' imagine que l'Académie française va couronner des pauvretés pareilles.

Et bien, le volume dirigé aujourd'hui par Chapman contre M. Froche tte est né de cette mésaventure.

Assurément, il n'y a pas grand danger que M.

Xavier Marmier puisse démentir ce que Marc Sauvalle dit là : le noble académicien est mort depuis trois ans.

M. Frécliette a cru qu'avec une pareille blague il allait expliquer à son avantage la publication de mon livre.

Le pauvre geai déplumé avait compté saus une réplique de ma part.

Quoi qu'il en soit, voici ce que je propose, pour combattre le mensonge que M. Fréchette a mis dans la bouche de son truchement :

Que Sauvalle ou n'importe qui de son entourage écrive au secrétaire de l'Académie française, et si quelqu'un en obtient une lettre tendant à dire que les registres de cette illustre institution établissent que j'ai demandé aux Quarante ou à l'un d'eux de couronner mes Feuilles d'érable je m'engage à déclarer dans les journaux les plus importants du pays que M. Fréchette n'est pas un plagiaire, qu'au contraire il est un très honnête écrivain, et que tout ce que j'ai écrit contre lui est faux et mensonger.

Ma proposition est-elle assez raisonnable ?

Elle est si raisonnable, que M. Fréchette et Marc Sauvalle se garderont bien de l'accepter.

Et voilà pourquoi, bien certain de n'être pas obligé de réhabiliter la réputation de M. Fréchette, je dis dès à présent aux deux copains que je me moque de leurs ridicules inventions.

Au reste, tout le monde sait bien que c'est le Untruit qui a imaginé la conversation qu'un des amis de Marc Sauvalle aurait eue à mon sujet avec un

DEIX ccrAixs

membre de l'Académie ; et l'atroce calembour échajyponent dans la bouche de M. Marmier, qui était la personnification de ce qu'il y a de plus discret, de plus courtois et de plus digne dans le monde des lettres françaises, est la meilleure preuve de la gaucherie et de la mauvaise foi du poète naïf et de son truchement.

Oui, tout ce que M. Fréchette fait dire à Marc Sauvalle est de son invention, et, si le hnrîeot avait autant d'imagination dans ses vers qu'il en a pour mentir, je n'aurais, certes, guère beau jeu à prétendre qu'il n'est pas un poète.

Après avoir injurié MM. Chapais et Tardivel pour s'être permis de publier les articles qui composent mon Lfitiréaf, Marc Sauvalle dit ceci :

M. Henri Roullaud a déjà, dans deux articles piililios dans la Minerve^ levé un coin du linge qui recouvre la plaie ; il ne m'en voudra pas si je me permets de profiter de son travail en le complétant.

J'emprunterai même l'ordre qu'il a mis dans ses deux articles ; j'y ajouterai quelques réflexions par-ci par-là ; et enfin je soiunet-trai les aperçus dont j'ai moi-même fait la découverte.

Je n'ai donc pas à répondre à la réédition et au réchauffage des articles de Roullaud, que j'ai renversé comme on renverse un mannequin.

LE PARAVENT XO 2

Je n'ai pas besoin de répondre à ces inepties : le public sait parfaitement que je ne suis pas un plagiaire.

Non, je ne suis pas un plagiaire, et, si j'en étais un, j'aurais assurément filouté les vers des grands écrivains français préférablement à ceux de l'auteur de Jean. Sauriol et du Drapeau fantôme.

C'est son orgueil incomraensurablement stupide qui a mis dans la tête de M. Fréchette l'idée d'essayer d'établir que je l'ai

plagié toute ma vie ; et le fait de n'avoir pu signaler un seul hémistiche que j'aurais pris à Victor Hugo, Lamartine, Musset, Leconte de Lisle, François Coppée, SuUy-Prudhomme, etc., que je connais aussi bien que lui, et qui sont mes auteurs de prédilection, prouve le ridicule et la malhonnêteté du paravent numéro deux.

Quant à piller, j'aurais pris des pièces d'or plutôt que des gros sous.

Marc Sauvalle ne s'est pas borné à me reprocher d'avoir volé certains hémistiches qui appartiennent à tout le monde ; Marc Sauvalle, dis-je, ne s'est pas contenté de m'accuser de m'être approprié des banalités, il est allé Jusqu'à mettre en relief de mes vers que son ami avait défigurés pour les faire ressembler aux siens.

Et je défie le paravent numéro deux de trouver dans mes Québécoises et mes Feuilles tv Erable^ aux pages qu'il indique ou dans n'importe quel journal, les alexandrins suivants qu'il m'attribue :

Avec ses pavillons claquant dans la tempête.

Je n'ai jamais écrit ça.

Minuit vient de sonner à la vieille pendule Dans le noir corridor.

Je n'ai jamais écrit ça.

De notre oubli ! — Personne ne le sait.

Je n'ai jamais écrit ça.

Te suivant du regard sur les flots écumeux Sombrier dans le lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

Dans nos cercles du soir s'était jetc le deuil.

Je n'ai jamais écrit ça.

Son portail est orne d'étranges floraisons.

Je n'ai jamais écrit ça.

Je n'ai jamais écrit les vers qu'on vient de lire, et en chargeant votre truchement de me les attribuer, vous avez commis, M. Fréchette, un acte dont l'effronterie n'a d'égale que l'impudence des plagiats à l'aide desquels vous vous êtes édifié une réputation de poète.

Nous allons continuer à admirer la bonne foi de M, Fréchette en faisant encore parler son truche-

ment :

Je pourrais remplir toute uue brochuro, si je voulais seulement indiquer les pièces de Fréchette qui ont été imitées, parodiées et .défigurées par Chapman.

Je me contenterai d'un exemple court mais éloquent.

Voici une petite pièce publiée dans la Pairie du 14 juillet 1883, et que l'auteur a incorporée plus tard dans l'épilogue de la Légende cVun Peuple, Elie^était intitulée : France.

Quand des antiques jougs l'humanité se lasse, Quand il est quelque part un peuple à secourir, Qui donc à l'horizon voyçz-

vous accourir ?

A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe !

Sans espoir et sans Dieu, l'enfant de la forêt iraîne-t-il sa misère à l'autre bout du monde, Qui donc va lui verser la lumière féconde ?

Xations, saluez ! car la France apparaît !

De l'immense avenir resplendissante aurore.

Pour vous joindre en faisceaux, peuples de l'univers, Faut-il percer les monts ou rapprocher les mers, Paladin du progrès, la France arrive encore !

Voilà, n'est-ce pas, de fortes pensées habilement condensées, sobrement exprimées. Eh bien, voici maintenant la paraphrase, l'amplification banale. Presque point d'effort pour déguiser l'emprunt.

Marc Sauvalle n'a pas dit que M. Fréchette avait volé le dernier vers de la première strophe qu'on vient de lire, à Cremazie, qui a écrit :

Peuple, inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

Il a oublié cela, je suppose.

Mais laissons- le me citer :

L'humanité gémit sous des jougs centenaires : La France tout à coup fait gronder des tonnerres, Et, volcan qui vomit une lave d'airain, Elle secoue au vent les tours de la Bastille..., Et Taster de juillet à l'horizon scintille, La sainte liberté rouvre son vol serein.

L'enfant de la nature, aux limites du monde, Rampe sous le fardeau de sa mis[^]re immonde :

La France à son grand cœur sent la pitié venir... Elle élève la voix... et ses missionnaires Vont évangéliser les tribus sanguinaires, Et font sur les déserts Hamboyer l'avenir.

Les grandes nations, que le progrès enivre, Veulent faire tomber tout ce qui peut survivre Des obstacles nuisant à leur fraternité :

Elle prend son compas, son pic et sa truelle... Et les monts affolés s'ent'ouvrent devant elle, Et l'océan la suit comme un lion dompté.

Voilà ! Qu'en dites-vous ?

Je pourrais citer plus de vingt pièces dont le lauréat déconfit a accouché de la même façon.

J'ai expliqué dans mon L'arént comment M.

Frécliette m'avait escamoté les idées dont il s'est

LE TARAVEXT XO 2 1

servi pour faire les vers que son truchiement vient de mettre en regard des miens.

Marc Sauvalle vient de me fournir une nouvelle preuve à Tapui de ce que j'ai écrit sur le sujet dans mon livre, et, pour montrer, une fois de plus, la probité de M. Fréchette, je vais comparer l'explication du paravent numéro deux avec celle que le lauréat donnait, dans la Patrie du 26 juillet de l'année dernière, à M.

l'abbé Baillairgé, qui l'accusait de m'avoir volé les idées de la pièce servant d'épilogue à la Légende iVun Peuple,

Relisons donc ce que vient de dire le bon Marc :

Voici une petite pièce publiée dans la Patrie du 14 juillet 1883, et que l'auteur a incorporée plus tard dans l'épilogue de la Légende tVun Peuple. Elle était intitulée: France.

Lisons maintenant la réponse de M. Fréchet à M. l'abbé Baillairgé :

Ainsi, d'après M. l'abbé Baillairgé, il y a plagiat. C'est aussi notre avis.

Seulement le plagiaire n'est pas celui que M. l'abbé pense;— nous sommes assez charitables, quoique misérables laïques, pour ne pas l'accuser d'une canaillerie qui ferait peu d'honneur à l'habit qu'il porte.

Non, le plagiaire n'est pas celui qu'il pense, car la pièce de M. Fréchet n'a pas été publiée pour la première fois dans la Légende d'un Peuple, mais a été composée et publiée pour la fête du 14 juillet 1883.

Le poète en a retranché une strophe et l'a mise en tête (ie la pièce qui sert d'épilogue à son volume).

Nous nous rappelons même que, lorsque Chapman lut la sienne au banquet de Montréal, les gens disaient : " Mais c'est la imphrase de ton Quatorze Juillet^ Fréchet, "

Comme on voit, M. Fréchet se contredit.

Tous les coupables, si retors qu'ils puissent être, finissent toujours par se contredire.

L'année dernière, il prétendait que la poésie dans laquelle j'avais puisé les idées de la mienne était intitulée *Le Quatorze Juillet*[^] qu'il l'avait mise à la fin de la *Légende (Un Peuple ;* et maintenant il dit qu'elle portait pour titre *France* et qu'il n'en a pria qu'une seule strophe pour la mettre dans le livre que l'Académie a jeté au panier.

Décidément, M. Fréchette et son fidèle Marc sont mêlés, et voici ce que je propose encore, en face du mensonge du souffleur et du soufflé :

Si Marc Sauvalle ou l'un de ses amis me montre dans la Patrie du 14 juillet de n'importe quelle année une pièce de vers de M. Fréchette intitulée *France*[^] je consens à payer à la société Saint-Vincent de Paul, de Québec, la somme de \$100. En outre[^] je m'engage à payer une égale somme à la même société, si l'on me fait voir, dans le journal de M. Beaugrand, à la date du 14 juillet 1883, ou à n'im«

porte quelle date de la même année, une poésie portant pour titre *Le Quatorze Juillet* [^]

1. — M. Frécliette, depuis que l'article précédent fut publié, a admis implicitement m'avoir filouté les idées des strophes par lesquelles débute la dernière pièce de la *Légende d'un Peuple*. En effet, dans un banquet récemment donné, à Montréal, au consul-général de France, il a commencé à déclamer la pièce en question par ce vers-ci :

France, recueille-toi ! France, l'heure est sacrée !

ayant soin de ne pas en réciter les vers du premier chant, où se trouvent les idées que je lui reproche de m'a voir volées. Et puis, — ce qui achève de peiqdre encore l'homme, — pour empêcher de reconnaître sa pièce originaire, il en a changé le titre, qui est devenu La Mission de la France.

UNE REPLIQUE

Aux défis que j'ai portés dans Tarticle qui précède, publié d'abord dans la Vérité^ M. Frécliztte s'est contenté de répondre par un mot pour rire qui a passé par tous les altnanachs de la France, de la Belgique et du Canada et à l'aide d'un mensonge qui ne pouvait passer par d'autre bouche que la sienne.

Il faut être bien à court de ressources pour recourir à d'aussi piètres moyens, et l'honorable M.Chapais a écrit dans le Coatrier du Canada^ à propos de cette réplique du lauréat, les lignes ci-dessous :

" Voici comment MM. Fréchette, Sauvalle, Roullaud et Cie répondent aux défis accablants que M. Chapman leur lance dans la Vérité:

Le poète ordinaire de la baillargerlic, le pauvre Chapman, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est pas un chançard.

Jusqu'aux typographes de la Vétiié qui lui jouent de mauvais tours ; c'est bien le comble de la déveine.

eu voilà uiuC î'-rii- r"i«~!' M. l'Lapii.iiiï f.-ri- au Z-

" Mais il n'y a f;.sôo <■ lankle de M. Cl.;.i.n.;.!i i au ptxK-hain
iniincro." *'u ment le^ m-^is : " à ?""vr\-, moni,

'• Faut-il l'tre n'-h:ii à ■;■ pitoyaMo* blagtu^ ' : "

M. Tanlivol ne tut pas n»

î» la préteniiuo (iV|uilIo,

Quon i-'njusro :

'• D-aiis sou [irt.'mîor artiichotto, pulilii- tlaus li> .lorui M.
Cliapiiiim poito à l'ami vont Ssuivallo plusieurs JOti:

dent à ètix' sérieuxoinoiit re quolijue soui'i do s:» rt-p\itat:

1 -.:'.■■■ i^-rait aiillionti^nt, a-x (v-J.ï'^ dn-its que r-- ' vî à
?«* jaravent* '-

■ r.'e. ' >:i i.o lit aul«asde i -■ ',t *■ -"•:■." ni "" la/"Vî y ;ît
[■■,;n;!i.ent et simple- ' in.! r;:...cs tsv? con^te-

■ r;-;rdc-K--i.dn,-àd'ausM

> on ivi->u?o à if. Frv- T iiuméiv do la Vér'fé, lo S;\rah et it
st>n paras tri-s sérieux qui deiuanlovés si M. Fr-Jchettea Or
vi*ioi intégrale-

UNE RÉPLIQUE

ment la réplique des deux copains que nous apporte la Patrie de
samedi dernier :

Le poète ordinaire de la baillargeiie, le pauvre Chapman, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est pas un ehançard.

Jusqu'aux typograJics de la Vérité qui lui jouent de mauvais tours ; c'est bien le comble de la déveine.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (ceci est un plagiat éhonté), il se débat comme un diable dans l'eau bénite de Tardivel, sous les cuissons des petites vcrités que nous lui avons diics.

Or il écrit : " la suite au prochain numéro," et le typographe, né malin, lui fsiitdire : " la faite au prochain numéro."

" Se raccrocher à une faute typographique, en pareille circonstance, ce serait déjà un aveu compromettant pour M. Fréchette, car ce serait proclamer qu'il est dans l'impossibilité de relever les défis de son adversaire. Que dire alors du procédé de MM. Fréchette et Sauvalle, qui, n'ayant pas de faute typographique à laquelle ils puissent se raccrocher, en inventent une; ou plutôt — car ces gens-là ne peuvent rien inventer — en rééditent une qui traîne dans les mots i^our rire depuis des années !

" C'est à peine croyable, M.Nf. Fréchette et Sauvalle ont tout simplement menti. M. Chapman avait écrit, à la fin de son article, non pas : ^' La suite

au -prochain numéro^^^ mais : à suivre. Et notre typo-

graphe a mis à suivre, tel que M. Chapnian l'avait écrit. Chacun peut s'en convaincre en consultant la Vérité de la semaine dernière, première colonne, cinquième page.

" En être réduit à mentir pour se faire une contenance !
Pauvre M. Fréchette, que vous êtes bien vide, et surtout que vous
êtes bien vidé ! "

Oui, M. Fréchette est bien vidé, et il ne reste plus maintenant
qu'à empailler cet aigle littéraire dont le vol, naguère encore, le
portait si haut, si haut.

Pour faire croire que ce n'était pas lui qui écrivait contre moi
les articles que signait Sauvalle, M, Fréchette — quel farceur ! —
s'est fait interviewer par le paravent numéro deux, tout comme il
se fit interviewer par le bon Marc quand celui-ci signa l'autobio-
graphie du pofete naiioval dans les Hommes du Jour.

Seulement, M. Fréchette avait oublié, au moment où il écrivait
l'entrevue qu'on lira plus loin, que dans son autobiographie il
laissait Sauvalle le tutoyer et lui taper sur le ventre, comme le
prouvent les lignes suivantes empruntées aux Hommes du Jour :

—Sais-tu ce qui m'amène^ Fréchette ? Tu ne devineras jamais.
Il faut que je fasse ton portrait.

— Comment ? Es-tu devenu photographe ?

— Non, ce n'est pas cela : je suis chargé pt^r la direction

lies Hommes du Jour d'écrire ta monographie ; on m'a même
demandé ta vie.

—Hein ?

— Disons ta biographie, mais je n'ai consenti qu'à essayer ton
portrait ; veux-tu poser ?

— Ce n'est guère dans mes habitudes.

— Je le sais ; aussi, je n'insiste pas ; seulement tu vas me hisser toute liberté de saisir mes lignes, de guetter mes nuances, et pour cela de te faire parler un peu, de parler beaucoup moi-même, et aussi de circuler à loisir dans toute ta maison, de la cave au grenier, en véritable inquisiteur.

— Mais cela n'intéressera personne.

— Tu te trompes. As-tu lu de Goncourt et sa Mais.m iVun Ar-tûte f C'est lui-même qui passe en revue ses bibelots et qui dit : " En C3 temps où les choses dont le poète latin a signalé la mélancolique vie latente sont associées si large: mont par la description littéraire moilérne à l'histoire do l'humanité, pourquoi n'écritait-on pas les mémoires des choses au milieu desquelles s'est écoulée ime existence d'hommo ?

— C'est bon, tu m'as convaincu, j'y consens, mais tu m'es témoin que c'est à mon corps défendant.

Sauvalle avait convaincu M. Frécliette !

Le compère était à son corps défendant !

Non, il n'y a rien qui approdie pour le cocasse une pareille fumisterie.

Aussi, faudrait-il être revêtu d'une triple cuirasse

INTFivVIEW 23

de sottise pour ne pas s'apercevoir que tout ce que disent là Sauvalle et son ami ar été écrit de la propre main de M. Frécliette, que l'entrevue de l'autobiographie et celle des articles du paravent numéro deux ont été inventées Tune et l'autre par le poète national pour tâcher de blaguer mieux le public.

Au surplus, deux expressions typiques, le cœur grand ouvert ou largement ouvert^ la m'îln largement ouverte ou largement tendue^ deux expressions qtie M. Fréchette ne lâche jamais, avec lesquelles il est, comme on dit, en amour, vont prouver surabondamment mon assertion à ceux qui savent par mon Lauréat que le poMe national est toujours à bout de ressources et ne cesse de rabâcher.

Dans sa première lettre à M. l'abbé Baillargé le lauréat disait :

C'est au moins ce que M. l'abbé N^antel a paru comprendre, et je ne lui ai pas ménagé (sic) une main linjenient ouvert €»

Dans la biographie de l'honorable M. Laurier, que M. Fréchette a publiée, quelque temps avant la sienne, dans les Hommes du Jour^ on lit :

Dans SCS relations sociales Laurier ne perl rien de son prestige. Aftable et hospitalier chez lui, d'un commerce • charmant chez les autres, la niain. et le ciezir largement ouverts à tons, etc.

Au commencement d'un article que l'auteur

à^OrigtnuHX et Détraqués publia dans la P</^7> du 17 mars de cette année:

L'éclat de rire qui jaillit clair et sonore des lèvres Ixrgenient ouvertes ne peut monter que d'un cœur vibrant et» lui aussi, largement ouvert.

A la fin de la préface écrite par le poète vatlo)uil pour les Bc-fralhs de. JeHiussc de M. J.-W. Poitras :

Je salue les Refrains de Jeunesse, et temU une main largement ouverte îI leur très sympathique auteur.

Dans la notice nécrologique de M Jos. Duhamel, publiée dans la Pairie du 27 octobre dernier :

Obligé à l'extrême, doué d'une charité inépuisable, jamais ami ne fut plus sincère et n'eut le cœur plus largement ouvert.

Voyons maintenant si les choses qu'on trouve dans la biographie de M. Fréchette, publiée dans les *Honfmes du Jour*, ne sont pas suffisantes pour établir que c'est lui-même qui a écrit cette biographie :

J'escalade lestement les deux étages, et sur le palier je trouve mon excellent compagnon d'autrefois, qui me tend une main lurgem^U ouverte.

Son émotion, comme sa gaieté, est communicative ; le cœur toujours ouvert, la main promptement tendue, etc.

Louis, le fils aîné, si délicat et si bien élevé ; Jeanne,

Tâinée des fillos, déjà grandelette, aux yeux largement ouverts[^] etc.

Mais ce sont les étoiles françaises qu'on y accueille le plus somptueusement et à cœur plus largement ouvert[^] etc.

Une autre citation — prise encore dans la première lettre de M. Fréchette à M. l'abbé Baillargé :

Si les coups — et par malheur il ne peut guère en être autrement — ricochent un peu sur certains de vos confrères , ceux-ci ne devront pas s* en prendre à moi, mais à la corneille qui s'est mêlée d'abattre des noix, etc.

Comparons à présent les lignes suivantes, détachées de la biographie du lauréat[^] signée, pour la frime, par Marc Sauvalle :

Mais autant il est indulgent pour l'ignorant involontaire et sans prétention, autant il déteste les faux savants ou les pédants qui pataugent devant lui, au milieu des belleslettres, comme des corneilles abattant des noix, etc.

Tous ces rabâchages — qui n'appartiennent qu'à M. Fréchette — sont, n'est-ce pas, assez probants pour démontrer que le lauréat a fait son propre élo^sre dans les Honuaes (ht Jour.

Oui, il est évident pour celui qui connaît le style rococo de Marc Sauvalle que c'est le poète national qui s'est portraituré dans la publication de M. Louis Taché, comme aussi c'est lui-même qui vient de se donner un brevet d'honnêteté comme écrivain dans les deux derniers articles du paravent numéro deux.

En tout cas, quand Marc Sauvalle parle à M.

Fréchette dans la fameuse biographie, il est familier avec lui jusqu'à lui dire qu'il ne se gênera pas de circuler à loisir dans sa maison, de la cave au grenier[^] tandis que, dans la dernière conversation qu'il prétend avoir eue avec le lauréat à mon endroit, il lui parle le front bas et l'échiné courbée.

Mais laissons donc piûrler les deux copains, pour juger de cela :

M. Sauvalle, — Je me suis permis devenir vous demander quelques nouveaux renseignements au sujet du livre de G Chapman. Est-ce qu'un interview vous ennuerait ?

M, Fréchette.— Aucunement j mais je ne crois pas avoir rien à ajouter aux documents imprimés que j'ai déjà mis entre les mains de M. RouUaud et des vôtres relativement iiu même sujet. Ne sont-ils pas suffisants?

3/. Sauvalle. — Suffisants pour démontrer que le Ghapman s'est gavé dans vos livres comme un étoumeau dans un boisseau d'avoine, c'est vrai ; mais n'auriez- vous pas un mot A dire des accusations de plagiat i^ortéos contre vôtus-inCmo mr -cet individu et par l'abbé Baillargé ?

3/. Fréchette, — A quoi bon ? j'ai fait connaître pour ce qu'il est l'abbé Baillaigé, dont tout le monde rit aujourd'hui. Pauvre agresseur battu, il se venge comme il peut, le saint prêtre! Quant à l'autre, si vous étiez du pays, vous sauriez qu'il est assez connu à Montréal etâ Québec, depuis nombre d'années, pour être tout à fait inoffensif.

Si Sauvalle était du pays, il saurait que je suis

assez connu à Québec et à Montréal pour être tout à fait ioof-fensîf !

Mais Marc me connaît depuis six ans; et, pas plus tard que le deux ou trois avril dernier, nous nous sommes rencontrés, à Montréal, en face des bureaux de la Minerve, et là le compère m'a félicité d'avoir mis M. Fréchette à sa place ; il m'a même remercié d'avoir fait que depuis quelque temps le lauréat dégonûé a cessé à^ éclabousser — ce fut son mot — les gens qui ont le tort d'avoir moins de tokens que lui. '

Mais revenons à nos deux copains, et prêtons l'oreille à ce charmant duo :

3/. Sauvalle,— Eh bien, ^Monsieur, c'est précisément parce que je suis étranger que je viens vous prier de parler^ ne serait-ce que pour la satisfaction de la colonie française au Canada, qui n'est pas au courant du pîissé, et qui vous a, vous le savez, en si haute estime.

M. Fréchette. — En ce cas, Morsieur, vous pouvez interroger ; malgré mes répugnances à m'occuper d'un pareil sujet et d'un pareil oiseau, je suis prtt à vous répondre.

J/. Sauvalle. — D'abord, savez-vous ce qui a pu déterminer chez l'individu cette haine féroce?

3L Fréchette. — Rien de précis, Monsieur ; ce n'est pas ma faute si l'on s'est moqué de lui à l'Académie française, où j'avais réussi, la dernière fois qu'il m'a parlé,^il se traînait à genoux,...

M. Sauvalle. — A genoux ?

Suivent quelques insinuations qui déshonorent celui qui les formule et auxquelles un homme bien élevé ne répond pas.

Après s'être ainsi soulagé quelque peu de la bile que mes critiques lui ont fait faire depuis quelque temps, M. Fréchette cou-tiime :

Il m'appelait *' grand cœur," dans ces circonstances-là. comme il m'appelait " grand poète " dans ses pièces. Et, confiant dans mon indifférence au sujet de mes vers, il ne se ^ônait point. Chaque fois que je publiais une pièce, on était «ûr d'en voir apparaître la doublure, quelque temps après ; c'en était devenu une farce. Il me suivait à la piste — adoptant par derrière moi non seulement mes expressions, mes idées, mais encore mes sujets, mes opinions, mes titres, jusqu'aux rythmes dont je me servais, le

cadre, la charpente, tout. Si je divisais mes pièces par des chiffres, il divisait les siennes par des chiffres. Si je les divisais par des étoiles, il les divisait par des étoiles. Si je faisais des strophes, il faisait des strophes. Si j'écrivais en rimes plates, il écrivait en rimes plates. Un hiver il me prend envi-i de ciseler des sonnets, voilà mon homme à gâcher des sonnets. Quand j'ébauçais (lu paysage, il barbouillait du paysage; quand j'abordais l'épître, il se lançait dans l'épître. Et quand j'essayai du récit, il fit comme moi... il essaya.

Il est vrai que j'ai écrit sur des sujets analogues à ceux qu'avait déjà traités M. Fréchette ; mais je n'y ai certainement pas plagié le poète national; et quelques-unes de mes pièces, que je vais mettre en regard des siennes, vont prouver que l'accusation

qui vient d'être portée contre moi est absolument fausse.

Qu'on en juge :

LE PREMIER DE L'AN

C'est le premier de l'an î Allégresse partout î On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie.... Mais le premier de l'an, pour les petits surtout. Est un jour d'ineffablejoie.

Pour les enfants la vie est un céleste accord ; Chaque nouvelle année au bonheur les invite ; A cet âge naïf on ne sait pas encore

Comme le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est profond ; Ces cœurs que rien no blesse ont en eux leur dictame, Et pourtant qui

dira ce qui se passe au fond Quelquefois de la petite âme ?

Je comais des parents qui, sur leur seuil joyeux, Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide, Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux, Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté ; — Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres ! — lis ne blasphèment pas, non, car en sa bonté Le ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont lu, groupés au milieu de monceaux De cadeaux radieux, — bonbons, tambours, épées. Chevaux de bois, soldats de plomb, frères berceaux Où dorment ele roses poupées.

Oh ! les bons cris de joie î oh î la franche gaité !

Doux échappés du ciel, que je voudrais décrire Ce timbre d'innocence et de sérénité

Qui sonne en votre éclat de rire î

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler !

Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue, La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler Deux grosses larmes sur sa joue.

— Allons, dit le brave homme, en couvrant de baisers Les petits innocents à la voix de m Losanges, Ces jouets sont à vous ; prenez et divisez

Entre vous trois., mes petits anges.

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné : — Pour qui, dit le papa, cette autre part entière ? — ^Et, levant ses grands yeux :— C'est, répondit l'aîné. Pour petit frère au cimetière.

Louis Frêchette.

LE PREMIER DE L'AN

Au sein du Sahara, — la mer sinistre et dure Dont l'onde illimitée
est du sable brûlant, — Sous l'implacable ardeur d'un soleil aveu-
glant, Se profile parfois une île de verdure.

C'est l'oasis avec ses aspects enchanteurs.

Où figuiers et dattiers confondent leurs ramures, Où des
sources d'eau vive unissent leurs murmures Aux concerts inces-
sants de mille oiseaux' chanteurs.

Comme un émail géant l'éden au loin chatoie ; Et dès qu'un
groupe arabe, en marchant vers Alger, Voit il l'horizon bleu ses
palmiers émerger, Il les salue avec une clameur de joie.

La caravane sait qu'elle va trouver là

Des fruits délicieux, des eaux rafraîchissantes...

Elle aborde dans l'île aux rives séduisantes En regardant le ciel
et répétant : " Allah " !

Elle dort tout un jour au bord de quelque source, Bercée aux
trémolos des oiseaux familiais, Laissant paître au hasard, à tra-
vers les halliers, Les pauvres méhnris tout brisés de leur course.

Elle dort sous Tarceau d'arbres toujours en fleur ; Et quand les
chameliers, remis de leurs fatigues, Quittent ce paradis plein du
parfum des figues, Ils gardent dans leur veine un peu de sa
fraîcheur.

Dans le désert des ans, dans cette aride pbûne Qu'en suivant
notre étoile il nous faut tous franchir, Il est des oasis, où, pour se
rafraîchir, S'arrête quelquefois la caravane humaine.

Ce sont pour nous des jours d'un éclat idéal : De ses rayons di-
vins l'espérance les dore ; Et sitôt que notre œil en voit poindre
l'aurore, Nous la saluons tous d'un long cri triomphal.

Demain, nous entrerons, nmlgré nos froids sévères,

Dans un de ces édens rians et gracieux,

Et là, rangés autour de mets délicieux,

Pour boire au nouvel an nous choquerons nos verres.

Las de marcher toujours en quête de bonheur, Las de courir
après tant de chimères vaines.

Nous nous reposerons sous des ombres sereines, Bercés à des
refrains qui monteront du cœur.

Nous nous reposerons au bord de sources calmes Dont nul
souffle jamais ne vient rider l'azur ; L'arbre de l'amitié, plein d'un
parfum si pur, Au-dessus de nos fronts balancera ses palmes.

Demain, à bien des pleurs des chants succéderont ; L'enfance
frémira d'une joie infinie ; Aux foyers tout sera paix, lumière,
harmonie, Et dans un même élan tous les cœurs s* uniront.

Et quand nous quitterons, l'âme toute ravie.

Ce paradis qui point à l'horizon neigeux,

Nous nous sentirons tous plus forts, plus counigeux.

Pour affronter encor le désert de la vie.

Réjouissons-nous donc d'avance au coin du fou.

Et, comme les Bédouins saluant la ramée

De l'oasis ombreuse et toute parfumée.

Levons les yeux au ciel et disons : " Gloire à Dieu,! "

W. Chapman.

SPENCER WOOD

En remontant le fleuve, on fait la découverte D'un pavillon tout blanc coquettement assis Sur un coin de falaise en tuf, aux flancs noircis, Et dont la large épaule est de grands bois couverte.

Plus loin, s'il sonde un peu les massifs éclaircis. L'oeil aperçoit, au fond d'une clairière verte;^ Une altièrè villa dont la porte entr' ouverte Sourit hospitalière à vos pas indécis.

Vaste piazza, sentiers fleuris, fraîches ramures. Bosquets pleins de parfums, d'oiseaux et de miirmures, Site le plus charmant que l'œil ait contemplé. \

C'est Spencer Wood, joli tableau, riant poème, \

Foyer que la Patrie offre à son chef suprême, \

Et qui jiiormais ne fut plus noblement peuplé.

Louis Fréchette.

SPENCER WOOD

Voilé par un bosquet, loin de tout œil profane, C'est Tasile du rêve et du recueillement* Que le printemps éclore, ou que Tété se fane, Seul, par moments, le bruit du fleuve diaphane Rompt le calme embaumé de cet endroit charmant.

Seuls, les oiseaux, cachés sous les branches pensives,.

Réveillent, au matin, ses hôtes vénérés ;

Et là, dans le fouillis des frondaisons massives,

Les parfums et les chants ont des fraîcheurs si vives^

Que tous les coeurs en sont émus et pénétrés.

Tout autour du palais, comme des sentinelles Qui veillent sur les eaux du fleuve séduisant. Des pins géants, tout pleins de , bruissements d'ailles,. Bercent indolemment leurs têtes solennelles Sur des sentiers sablés partout s'entre-croisant.

Des gazons veloutés tapissent la terrasse ; Maint parterre odorant sert à l'enguirlander ; La toiture au soleil luit comme une cuirasse ; Et de la véranda coquette l'on embrasse Le plus vaste horizon que l'œil puisse sonder.

Quand l'aube vient darder ses flèches de lumière A travers les réseaux du bocage qui dort.

Avec tous ses parfums et ses feux la clairière Enroule autour des pins à l'épaisse crinière Comme un voile d'encens frangé de reflets d'or.

Et puis, si le couchant tout à coup incendie Les grands arbres,
les fleurs, le gazon, le lichen, Ce lieu, qui jusqu'aux flots empour-
prés s'irradie,. Pendant que mille oiseaux disent leur mélodie.
Semble aux j^eux éblouis un fragment de l'Eden.

Quelquefois des massifs, où jasant les mésanges, S'élèvent de
longs cris rieurs et triomphants... Comme à ce paradis il a fallu
des anges, Sous les rameaux ombreux entrelaçant leurs franges
On voit s'ébattre alors de radieux enfants.

Non, nul autre séjour, où notre œil s'extasie. N'eût avec plus
de calme et de grâce abrité Ceux qui, passionnés pour toute poé-
sie, Gardent au plus profond de leur âme choisie Le culte de
l'honneur et de la loyauté.

W. CflAPMAX.

A Mme ALBANI

Qui donc nous avait dit, 6 notre artiste aimée ! Qu'en un
morne dédain ton âme renfermée, Gardait — fleuve songeant aux
cailloux. du ruisseaxi — Des ronces du passé rancune à ton
berceau.

Comme un papillon d'or qui, dans son vol splendide, Méprise
désormais la pauvre chrysalide.

Qui donc nous avait dit — ô profanations !

Qu'entraînée au courant de tant d'ovations, Aux oublis géné-
reux femme inaccoutumée.

Tu rêvais, au moment même où la renommée Du succès à ton
front fixait l'astre éclatant, A punir ton pays de ses froideurs
d'nntan ?

O sainteté de l'art, toujours, toujours niée ! Ceux-là, grande Albani, qui t'ont calomniée N'avaient jamais compris ce que c'est que le cœur Où le reflet d'en haut mit un cachet vainqueur.

Ceux qui parlaient ainsi de toi ne savaient guère

Combien l'artiste plane au-dessus du vulgaire ; Combien l'âme d'élite, être immatériel.

Qui se fait ici-bas l'c^cho des chants du ciel, Trouve, bercée au vent des saintes harmonies, Peu de place en son sein pour les acrimonies !

Ils ignoraient, ceux-là, — mais au fond c'est leur droit — , Qu'on n'est pas grande artiste avec un cœur étroit !

Lorsque, fouettant les airs de m vaste envergure. L'aigle, au clair finnapaënt, monte et se transfigufe, En veut-il au vallon qui lui fut moins vermeil ? Quant la goutte flottante aux rayons du soleil Monte en bruine rose au sommet de la nue, En veut-elle au ruisseau de l'avoir méconnue ?

Non, non ! l'aigle qui vole, ivre d'immensité, Après être allé boire aux urnes de clarté.

Revient sur le rocher rafraîchir son plumage, Conservant dans son œil la flamboyante image Du globe incandescent que lui seul peut fixer ! Quant à la perle humide, elle va se bercer Et se dissoudre aux cieqx en vapeur irisée, Pour tomber ici-bas, fécondante rosée.

Pour aller resplendir en goutte de cristal Sur la fleur qui se mire au doux ruisseau natal.

Tu semblés l'une et l'autre, ô diva ! D'un coup d'aile, Comme l'aigle au vieux roc resté toujours fidèle. Comme la goutte d'eau qui retrouve son coure. Pour donner à nos vœux quelques instants trop courts. Tu redescends enfin de la sphère infinie Où le soleil de l'art a sacré ton génie Tu quittes l'empyrée où ton vol radieux Semait aux quatre vents tes chants mélodieux. Tu dis : Trêve aux rappels des brillants auditoires ! Aux bouquets ! aux bravos, ! trêve à toutes les gloires !

36 DECX COPAINS

O ma patrie ! adieu, rives fau ciel doré !

Je tombe à deux genoux sur ton sol adoré.

A moi tous les trésors de ta grande nature !

A moi le fleuve altier qui te sert de ceinture ! Tes cités, tes forêts, tes monts au front hautain ! Le blanc clocher, là-bas, qui luit dans le lointain ! Chambly ! le vieux couvent. Que je vous reconnaisse, Th(fâtre inoublié de mes jours de jeunesse !

Voilà ce que tu dis en touchant notre sol.

Aigle sublime... non ! — céleste rossignol !

Oui, nous l'avons appris, — et, dans notre âme émue, A ton nom, dtûpuis lors, chaque fibre remue. —

Quand TEurope artistique, enchaînée à ta voix.

Te hissait, jeune encor, sur Timmortel pavois.

Quand d'Italie en France, et de Londres à Bruxelles,

Les acclamations folles, universelles,

Que soulevaient tes pas, montaient, ô notre enfant !

Délirantes clameurs, à ton char triomphant.

Quand enfin, répété par la foule qui gronde,

Ton nom frappait l'écho des grands centres du monde,

Pour de là se répandre, et retentir partout.

Fidèle au vieux foyer, patriote avant tout,

Des souvenirs d'enfance inflexible gardienne,

L'univers à tes pieds, tu restas canadienne !

Merci, chère Albani, merci !

Si notre main N'a pas toujours battu si fort sur ton chemin. Si
notre enthousiasme, ignorant trop encore, ' N'a pas, comme il de-
vait, salué ton aurore ; Si nous n'avons pas su découvrir sur ton
front Ta future couronne à son premier fleuron ;

Si ton aube a pâli par notre indifférence Oh ! tu te venges
bien, grande âme, et ta vengeance Eclate aux yeux de tous, sans
fiel et sans rancœur, Belle comme ta voix noble commît ton
cœur.

Eh bien, soit ! ton pays est debout qui t'acclame !

Ton amour, il le veut ; ta gloire, il la réclame !

Il eût voulu voulu t'offrir un diadème d'or,

Si son orgueil de père eût cru trouver encor,

Au milieu des bijoux sans prix dont tu rayannes^

Sur ta tête d'enfant place pour des couronnes.
N'importe ! Avec Taveu de nos torts expiés.
Laisse-nous, Albani, déposer à tes pieds
Toutes nos amitiés qui, ce soir, n'en font qu'une !
On t'a donné, là-bas, la gloire et la fortune ;
Ton pays, fier de toi, vient t'offrir, à son tour.
Son plus fervent hommage et son plus tendre amour»
Louis Fréchetie.

A EUGENIE TESSIER

Tu ne te souviens pas d'avoir vu le soleil Qui dore l'horizon, le
flot, l'arbre, la pierre, Car le destin ferma pour toujours ta pau-
pière. Sitôt qu'elle eût souri dans ton berceau vermeil

Or, quand s'évanouit l'éclair de ta prunelle, Le génie en ton
âme alluma son flambeau ; Et l'œil de ta pensée a vu l'astre du
Beau, Ton esprit, pour l'atteindre, a déployé son -aile»

Et ce que l'onde dit d'enivrant au roseau, Ce que le hautbois a
de divin dans sa note.

Ce que 13 vent de mai sous les lilas chuchote. Oui, tout cela
frémit dans ton gosier d'oiseau.

Comme le rossignol dont la chanson se mêle Aux «ouores fris-
sons des feuilles dans la nuit , Tu gacouillas d'abord pour trom-
per ton ennui, Et ton refrain rendit jalouse Philomèle.

Et bientôt le passant, tout rayi, s'arrêta Pour savoir qui dian-
tait dans cette ombre sereine... Lorsque tu fis, un soir, ton début
«ur la scène» Une acclamation délirante éclata.

Dès ce moment ta main a fait tomber le voile Qui te cachait
aux yeux des chercheurs d'idéal... Déjà tu fais Porgueil de ton
pays natal, Et ton nom désormais luira comme une étoile.

Mais, malgré tes succès, quand ton trille argentin Fait tree-
saillir les cœurs d'une ivresse divine, Parfois un sanglot semble
étreindre ta poitrine, Une larme jaillit de ton grand œil éteint.

Tu pleures, le front plein d'une sublime fièvre. L'esprit dans
les rayons éblouissants de l'art. De ne pouvoir, hélas ! caresser du
regsud Les milliers d'auditeurs suspendus à ta lèvre.

Et tu songes toujours que c'est payer bien cher Les applaudis-
sements de la foule éperdue Que de venir chanter à tâtons et per-
due Sous les feux de la rampe aussi vifs que l'éclair.

Ta préfères la paix des humbles villageoises

Qui contemplent les cieux, les prés, les eaux, les bois.

Aux bravos éclatants que soulève ta voix,

Au prix de tant d'ennuis, au prix de tant d'angoisses.

Ton cœur saigne souvent en palpitant d'émoi... Mais console-
toi donc, en songeant, Eugénie,

Que Fon a de tout temps vu souffrir le g<5nie, Et que Milton
était aveugle comme toi.

Oui, chante plusgâiment au-dessus de nos fanges... Et, quand
tu nous fuiras, oiseau mélodieux, Aux rayons éternels tu rouveri-

ras te» yeux, Tu mêleras ta voix à Thosanna des anges !

Nous allons continuer nos coufrontations, pour voir s'il est bien vrai que tout ce que j'ai barbouillé — selon le mot de M. Fréchette — est une imitation des pièces du lauréat.

A cette fin, j'aurais aimé trouver dans les volumes de mon modèle quelque paysage d'une certaine ampleur pour le mettre en regard d'un des barbouillages les plus considérables que j'aie commis en voulant décrire les scènes de la grande nature canadienne.

Malheureusement, le lauréat n'a exercé son talent de paysagiste que dans des sonnets.

Or, comme une seule piécette de ce genre ne saurait être raisonnablement mise en parallèle avec une poésie passablement longue, je transcrirai trois sonnets des Oiseaux de Neige^ couronnés par l'Académie française, ayant une certaine analogie avec

une de mes pièces qui viendra immédiatement après, et l'on verra que, lorsque j'écrivis V Aurore Boréale, je n'avais certainement pasmon7no(?<?îc sous les yeux.

Lisez ;

FÉVILLIER

Aux pans du ciel l'hiver drape un nouveau décor ; Au firmament l'azur de tons roses s'allume ; Sur nos trottoirs un vent plus doux enfle la plume Des petits moineaux gris qu'on y retrouve encor.

Maint coup sec retentit dans la forêt qui dort, Et, dans les ravins creux qui s'emplissent de brume, Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhumé L'orient plus vermeil met une épingle d'or.

Folâtre, et secouant sa clochette argentine.

Le bruyant Carnaval fait sonner sa bottine Sur le plancher rustique et le tapis soyeux.

Le spleen chassé s'en va chercher d'autres victimes ; La gaiété vient s'asseoir t\ nos cercles intimes... C'est le mois le plus court : passons-le plus joyeux.

UAUB

Adieu les jours sereins et les nuits étoilées ! La neige à flocons lourds s'amoncelle à foison Au penchàht des coteaux, dans le fond des vallées. C'est le dernier effort de la rude saison.

C'est le mois eimuyeux, le mois des giboulées ; Des frimas cristallins l'étrange floraison Brode ses fleurs de givre aux branches constellées, Là-baà un trait bronzé dessine l'horizon.

Le vieux coureur des bois dépose ses raquettes ; Plus d'originaux géants^ plus de biches coquettes.

Plus de course lointaine au lointain Labrador !

On s'en consolera dans la combe voisine, En regardant monter sur un feu de résine La s^ve de F érable en brûlants bouillons d*or.

AVRIL

La neige fond partout ; plus de sombre avalanche
Le soleil se prodigue en traits plus éclatants ;
La sève perce Tarbre en bourgeons palpitants
Qui feront souffler les fruits, plus tard, plier la branche.

Un vent tiède succède aux farouches autans ;
L'hirondelle est encore au loin ; mais en revanche
Des milliers d'oiseaux blancs couvrent la plaine blanche^
Et de leurs cris aigus rappellent le printemps.

Sous Pâque fécond il faut que tout renaiss... , Avril c'est le réveil,
avril c'est la jeunesse. Mais quand la poésie ajoutée : —
mois des fleurs —

Il faut bien avouer — nous que trempe l'averse, Qu'entraîne la débâcle,
ou qu'un glaçon renverse— /Quelques poètes sont de charmants persifleurs.

Louis FRÉCHETTE

Je n'ai pas plagié M. Fréchet pour écrire mon Aurore Boréale. Non ; mais le lanrêaiy lui, a pris l'idée de ses derniers tercets dans ce que Crémazie écrivait de Paris, en 1871, à M. Tabbé Casgrain, au cours d'une lettre — publiée dans la Revue Canadienne — dont je détache le passage suivant :

Jacques me dit que vous avez eu un mois d'avril froid et pluvieux, et qu'il a été indisposé par suite des variations subites de la température.

Se change en un rideau dont la blancheur éclate, Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair, Ondulent sans arrêt sur le firmament clair.

Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige ?
C'est le panorama que l'esprit du vertige
Déroule à l'infini de la mer et des cieux.
Sous le souffle et frénée d'un vent mystérieux.
Dans un écroulement d'ombres et de lumières,
Le voile se déchire, et de larges rivières
De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu,
Et leurs flots, tout hachés de volutes de feu.
S'écrasent, et, trouant des archipels d'opale,
Déferlent par-dessus une montagne pâle
De nuages pareils à des vaisseaux ancrés
Dans les immensités des golfes éthérés,
Et puis, rejaillissant sur des vapeurs compactes.
Inondent l'horizon de roses cataractes.
Le voile en un clin d'œil se reforme plus beau,
Lové comme un serpent, flottant comme un drapeau.
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique,
Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
Il met en mouvement des milliers de soleils
Comme cristallisés dans la plaine éthérée.

Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
Q'un groupe de houris secouerait en volant
Dans l'incommensurable espace étincelant ;
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour saisir les étoiles.
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneriaient des roses sur le ciel.
Et la forêt regarde, enivrée, éblouie.
Se dérouler au loin cette scène inouïe ;

Et l'original, le muffle en avant, tout tremblant. Les quatre
pieds cloués sur un mamelon blanc, L'œil grand ouvert, au bord
de la savane claire, Fixe depuis longtemps l'auréole polaire Pou-
droyant de ses feux le céleste plafond, Et son extase fauve en
deux larmes se fond.

W. Chapman.

Coïïïparons maintenant deux poësies ëcrites sur deux au-
gustes ruines de la terre française.

LA CHAPELLE DE BETHLÉEM

Bien souvent je me la rappelle, Dans son pli de coteaux boisés, La
vieille et rustique chapelle Qui date du temps des Croisés !

Elle s'appuie, humble et petite, Sur ses contreforts descellés.

Où des touffes de clématite Brodent leurs festons étoiles.

Les grands chênes pleins de murmures, Où ronflent les vents assoupis, De leur ombre et de leurs ramures Caressent ses pans décrépits.

Elle est sur le bord de la route Qui rampe le long du talus ; La chèvre errante y rôde et broute Sur un seuil où l'on n'entre plus.

Cà et là, sur les pierres plates De ses murs qu'effrite le temps, Le chercheur découvre des dates Vieilles de quatre fois cent ans.

DEIX COPAINa

A gauche, là, sous In corniche, Au-deBbi9 d'un btiasin tari, Derrière un treillis, dans et) niche.

Une statuette sourit.

Et U pastoure qui fredonne Sa ballade au bord du clieniin.

En passant devant la madone, Pour se signer lève la main.

Oui, toujours je me la rappelle, Avec ses combles ardoisés.

L'antique et modeste chapelle Qui date du temps des Croisés.

Elle a ses contes, ses légendes, Touchants ou sombres tour à tour.

Comme le vieux menhir des landes, Comme le grand christ du carrefour.

Souvent la famille bretonne Mêlé son nom aux longs récits Que les anciens, les soirs d'automne.

Font près de l'âtreaux murs noircis.

Et, pourtant, â nul auditoire .

Charmé, tremblant ou curieux, Nul n'a raconté ton histoire.

Petit temple mystérieux.

Quel que soit ce qu'on imagine, Au fond des brumes du pasié
Le secret de ton origine Se perd à jamais eÉFacé.

Pourquoi cet autel solitaire Au bord de ce profond ravin ?

Quelle est cette énigme, mystère Que l'on cherche à sonder en
vain ?

Quelle pensée ou quel caprice, Déroutant T esprit confondu,
Te suspendit, frêle édifice.

Au flanc de ce coteau perdu ?

Ex-voto de reconnaissance, Parles-tu d'enfant retrouvé, De
deuil cruel, de longue absence, Ou de retour longtemps rêvé t

Ton portique en pierre jaunâtre.

Qui l'a dessiné ? qui Ta fait ?

Foulons-nous ici le théâtre De quelque tragique forfait ?

Es-tu la tombe expiatoire Où l'on vint pleurer à genoux
Quelque grand crime dont Phistoire N'a pas retenti jusqu'à nous
?

Et ce nom de Bethléem même, Que dit-il ? qui te l'a donné ?

Plus on sonde et plus le problèjne Garde son silence obstiné î

Mais, ô temple ! à te mieux connaître Qu'importe qu'on soit
impuissant, Si ton aspect pieux fait naître Un espoir au cœur du
passant î

Que tes murs tapissés de mousse Gardent leur éternel secret ;
Qu'importe, si ta vue est douce Au pauvre voyageur distrait.

Jadis, fatigué de ma course, Etranger égaré là-bas, Au bord de
ton antique source, Souvent je suspendis mes pas.

Enivrement des solitudes !

Au seuil du vieux portail fermé, L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

Adieu, chagrins et pensera sombres ?

Je sentais — 6 ravissement ! — Comme un essaim de chaste
sombres Penché sur mon isolement.

Et quand vers la madtme sainte Mon regard montait plein
d'émoi, A ma lèvre expirait la plainte ; L'espoir se réveillait en
moi.

Oh ! c'est qu'alors — ^heures trop brèves î — A travers l'espace
incertain, Un rêve, le plus saint des rêves, M'emportait au foyer
lointain.

Charme sacré de la prière, Le temps plus vite s'écoula...

J'aime à retourner en arrière Pour revivre ces m(»ment8-là !

Oui, souvent je me le rappelle.

Dans mes souvenirs apaisés, La bonne petite chapelle Qui date
du temps des Croisés !

Louis Fréchette.

LIMOILOU

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts Que l'Atlantique embrume et bat de toutes parts, Sur un vaste plateau désert et monotone,

Comme Ton en voit tant sur la côte bretonne,
Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,
Se profile un manoir vieux de quatre cents ans.
L'antique logis est de structure maussade,
Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade
Et la mesquine tour lui servant de donjon,
Qu'il ait été construit au temps de Jean Goujon,
Au temps où l'astre d'or qu'on nomme Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.
Depuis déjà longtemps il n'est plus habité,
Et l'on se sent ému de sa viduité.
Le haut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis

Où des essaims d'oiseaux nocturnes font leurs nids ;

L'ossature du toit s'affaisse et se disloque ;

Chaque volet s' draille et pend comme une loque ;

Chaque plancher moisit et craque sous les pas ;

Partout où les rayons du soleil n'entrent pas

Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;

Le soir, par le plafond on compte les étoiles.

Et Ton voit clignoter aux soliveaux souillés

L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés.

Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;

Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse

De débris à l'aspect sinistre et menaçant.

Et dont n'oserait plus s'approcher le passant,

Si ses murs, aussi froids et mom^ que les tombes,

N'eussent été bâtis à l'épreuve des bombes.

Or, bien que Limoilou soit près du roc géant Où Chateaubriand dort bercé par l'Océan, Bien qu'il ait par son âge une majesté sainte, L'isolement se fait autour de son enceinte.

52 DtUX COPAINS

Seul, parfois, un rêveur, qu'attire Paramé

Avec sa plage d'or, son flot calme et rythmé,

Erre un instant le long de sa muraille grise ;
Seul, quelque jeune peintre étranger, que Fart grise,
S'en vient par la jachère aux arômes exquis
Le contempler de près pour en faire un croquis,
Tristement étonné qu'il fut la résidence
D'un marin qui donna tout un monde à la France.

Quatre siècles ont fui depuis que ce marin S'en vint là repeser
son grand front si serein Et si souvent tourné vers le flambeau
des astres. Depuis ce temps, combien de superbes pilastres Ont
été renversés par l'homme ou par l'éclair ? Combien de murs se
sont éparpillés dans l'air Sous le feu de la mine et des artilleries ?

La Bastille est tombée avec les Tuileries ; Cent autres tours, té-
moins d'un duel dont le nom Vibre encor dans les cœurs comme
un coup de canon. Ont croulé sous l'effort d'indicibles colères ;
Des couches de granit mille fois séculaires S'écroulèrent du front
de grands caps aux abois ; Les trois quarts du Pérou — lui si riche
autrefois - S'effondrèrent aux chocs d'un treî^hblement de terre ;
Enfin, l'île d'Ischia, la moderne Cythère, Disparut récemment
dans ime mer qui bout...

Et les murs du manoir de Cartier sont debout, Debout comme
le roc d'où Saint- Malo domine L'Océan elont le flot toujours en
vain le mine. Debout comme le sont leurs voisins les menhirs
Dont l'âge s'est perdu parmi les souvenirs, Debout comme la
gloire immense et souveraine De celui qui, prenant l'inconnu
pour arène.

Sans répandre le sang, et la croix sur le cœur, A promené si loin son pavillon vainqueur.

NOUVELLES COMRAISOXS 53

Limoilou ! Limoilou ! malgré Tabîme immense Séparant notre sol de la terre de France, Malgré l'éloignement et les vapeurs du flot Qui cachent à mes yeux les tours de Saint-Malo, J'aperçois nettement, là-bas, ta silhouette, J'entends parfois, avec Toreille du poète, La brise moduler sur l'angle de tes murs, J'écoute tout auprès murmurer les blés mûrs.

Gazouiller les linots, chuchoter l'hirondelle Qui vient bâtir son nid au flanc de ta tourelle. Oui, malgré ta vieillesse et ton isolement.

Malgré toute l'horreur de ton délabrement, Quand je songe à celui dont tu fus l'ermitage, A celui qui laissa tant de gloire en partage, Et dont les fiers exploits n'ont pas coûté de sang, Je te vois à travers un prisme éblouissant.

W. Chapman.

Nous allons à présent confronter une épître de

M. Fréchette avec une épître de celui qui trace ces lignes.

A MATTHEW ARNOLD

Plus rapide que n'est l'aile de la mouette Qui nargue les gouffres amers.

Emportés par le vol de ta gloire, ô poète !

Tes chants ont traversé les mers.

Comme je l'ai surabondamment démontré dans mon Lauréat^ quand M. Fréchette ne pille pas les autres, il se pille lui-même, à preuve, qu'il a déjà écrit ceci dans une pièce à Longfellow :

Un soir, tu t'envolas, comme l'oiseau de mer

Dont le coup à' aile altier nargue h govffre amer, etc.

Admiron la fécondité du lauréat^ et continuons à le lire :

Ils sont venus déjà sur nos plages lointaines

Où la neige tombe i\ flocon,

Nous apporter, avec les doux parfums d'Athènes,

Comme un écho de THélicon.

Ils sont venus souvent, troupe mélodieuse

D'oiseaux dorés du paradis,

Secouer sur nos fronts leur gamme radieuse,

Et nos mains les ont applaudis.

Car, dans ces fiers accents, chacun croyait entendre

La flûte du divin Bion, Et la lyre d'Olen mêler sa note tendre

A la fanfare d'Albion.

Aujourd'hui ce n'est pas ta muse charmeresse

Qui franchit l'océan houleux,

Pour verser un rayon du soleil de la Grèce

Sur nos rivages nébuleux.
C'est toi-même, poète à la vaste envergure
Qui t'arrêtes sur ton chemin.
Pour nous faire admirer ta sereine figure
Et nous tendre ta noble main.
toi qui, si longtemps, des sources d'Hippocrène
T'abreuvas au flot transparent,
Comme Chateaubriand et Moore, qui t'entraîne
Aux bcrds glacés du Saint- Laurent ?
Qui dirige tes pas vers ne s montagnes blanches,
Vers nos grands fleuves enrayés.
Vers nos bois sans oiseaux, et dont les avalanches
Tordent les rameaux dépouillés ?
not;v£]xks co.mparaisons 55
A nos traditions bretonnes et normandes
Viens-tu demander leurs secrets ?
Ou réveiller Tcssaim des farouches l^^gendes Qui dort au
fond de nos fçrêts ?
Croyais-tu, quand, vers nous, sur la vague féline,
Le vent du large t'apporta, Voir surgir, à côté d'une autre
Evangéline

Quelque nouvel Hiawatha ?

M. Fréchette s'est encore volé lui-même en prenant la dernière strophe dans la même pièce à Longfellow, dont je parlais tout à l'heure, et où l'on peut lire :

Murmurant à la brise un chant d'Iimvaihaj Longtemps je contemplai le flot qui Vemp'jrta,

doux chanfre à^ Evangéline,

La seule différence entre ces citations, c'est que dans la première le vent du large apporta sur une vague féline le poète anglais, tandis que dans la dernière le^o^ emporta le poète américain.

Constatons, une fois de plus, la fécondité du lauréatj et reprenons le fil de notre lecture :

Oui, sans doute ; et devant notre nature immense

Ton génie a déjà trouvé Le récit merveilleux, la sublime romance.

Le poème longtemps rêvé.

Qu'au vent de nos hivers ta i':iuse ouvre son aile,

Qu'elle entonne ses chants hautains.

Et répète aux échos, de sa voix solennelle,

Un hymne à nos futurs destins.

Qu'elle chante nos lacs, notre climat sauvage,

Nos torrents, nos monts sourcilleux, Nos martyr?, nos grands
noms, etPhéroïque page

Ecris ici par nos aïeux !

Oui, prêt-nojs ta muse, ô chantre d'Empédocle !

Et chez nous, fils de l'avenir, Les âges passeront sans ébranler
du socle

Le bronze de ton souvenir.

Louis Fréchettk.

Après avoir lu la pièce que M. Fréchettc adressait à un poète, il
y a quatre ans, lisons celle que j'ai adressée récemment à un ar-
tiste :

A M. ERNEST GAGNON

Ainsi que le glaneur, courbé sur le guéret.

Ramasse le blé d'or égrené dans la plaine, Vous recueillez,
joyeux et tout fier de l'aubaine, Les épis que souvent l'historien,
distrain.

Laisse derrière lui choir de sa gerbe pleine.

Vous avez la pitié des choses que l'oubli Recouvre de son flot
ou voile de sa brume ; Et des faits délaissés .qu'anima votre
plume. Des feuillets sur lesquels votre front a pâli. On pourrait
faire, ami, maint précieux volume.

A vos efforts vaillants de chercheur obstiné Rien ne peut faire échec, nul secret ne résiste ; Et parmi vos travaux, où tant de charme existe. Il en est un, surtout, où vous avez donné Tout l'amour idéal de votre âme d'artiste.

Ce travail, c'est le livre, humble mais précieux. Dans lequel vous mettiez, jadis, frémissant d'aiso,

— Comme en un riche écrin qu'avec amour on baise,— Les tant vieilles chansons que les nobles aïeux Apportèrent ici de la terre française.

Soyez loué ! soyez loué, savant ami, D'avoir su par vos soins arracher au naufrage Tous ces harmonieux vestiges d'un autre âge, Que l'oubli submergeait déjà plus qu'à demi, Et qui sont un si pur et si bel hérita^^e î

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticité, Comme un vague parfum des pins de l'Armorique, Et résumant pour nous la légende homérique Que la France, la croix toujours à son côté. Ecrivit de son sang sur le sol d'Amérique.

Les premiers, ils ont fait tressaillir les échos

Du Saint-Laurent sauvîge endormi dans sa gloire,

Et, pleurant la défaite ou chantant la victoire,

Cent ans ils ont suivi le groupe de héros

Dont les faits éclatants remplissent notre histoire.

A travers les forêts, sur les nier^, dans les champs, Ils ont vibré partout, les refrains de la Gaule ; Et nos coureurs des bois, le mousquet à l'épaule, En ont redit les airs allègres ou touchants.

Des sierras du Mexique aux banquises du pôle.

Ils sont comme l'écho perdu des anciens jours. Et nous devons toujours en garder souvenance. Parce que, les ayant appris dès leur enfance. Nos ancêtres les ont chantés dans leurs amours. Dans leur deuil, dans leur joie ou leur désespérance.

Nous devons les savoir, parce que leurs couplets,

Oii vibre incessamment une note sereine,

Sont comme les anneaux de l'infrangible chaîne

5S IIEfX COPAISS

ijrti, malgré l'Océan, doit lier iV jamais Xotre jeune p:itrie à la patrie ancienne.

Noua devons les cliérir d'un amour immortel, Farce que sur nos bordi, oil les luttea renaissent, (Ifi deux peuples rivaux souvent se méconnaissent, Ils sont pour nous, Fnuiçais, le» notes de rappel Par qui les vrais amis toujours se reconnaissent. Et puis, bénissons-les, bénissons leur réveil, farce que cci refrains d'amour ou de vaillance Evoquent dans nos coeurs tes heures d'innocence I)ù nos mères berçaient notre premier sommeil A leur mélancolique pt naïve cadence.

Non, ils ne devaient pas mourir, ces vieux accents. Ces souvenirs si cliers dont s'cfliçait la trace. Grftce à voua, i!a ont pria à tout foyer leur place, Kt toujours, si quelqu'un me lea redit, je sens Dans leur rythme frémir l'Ame de notre race.

Et quand parfois, le soir, je feuillette, en rêvant, L'œuvre où vona avez mis tant d'âme et de constance. Je comprends que de

ceux qui chérissent la France reraonne mieux que vous, ô modeste savant, N'a pour elle gardé l'amour et l'espérance,

W. CtAPMiN.

Je crois avoir fait voir au lecteur assez de conipiiraisons pour le convaincre que, si je barbouille, je le fais à mes dépens.

Aussi, je n'insieterei pas d'avantage sur le ridicule dont M. J'-réchette s'est couvert en essayant de faire croire qiieje ne puis même barbouiller eanâ avoir recours à son inspiration, et volontiers je cède

encore, pour Vamusement da lecteur, la parole au lauréat et à son truchement :

M. Fréchette. — Gela est tellement vrai que j'ai dû, quand je les ai mises en recueil, modifier nombre de mes pièces pour dépister cefileur sans pareil. Ainsi ma pièce qui, dans les Fleurs Boréales^ porte le titre de Renouveau, débutait originiairement par ce vers :

Je passais, Vautre Jour, dans la kauûe déserte.

Quelque temps après l'apparition de cette pièce, l'homme que je plagiais publiait une parodie de ma pièce, qui débutait par ce pastiche :

Uaxdre soir, je marchais sur kl plage déserte.

Je dus modifier, et ma pièce se lit maintenant :

Il faisait froid, Terrais dans la lande déserte, etc.

Cette explication est aussi maladroite que mensongère; et je vais, en ce qui concerne les citations qu'on vient de voir, rétablir

les faits sous leur véritable jour, en copiant en entier la première strophe de la pièce de M. Fréchette, qui commençait par le premier vers transcrit par le paravent numéro deux :

Je passais, l'autre jour, dans la lande déserte. Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ; De givre étincelant la route était couverte, Et le vent secouait les arbres désolés.

Quand la poésie contenant la strophe ci-dessus fut publiée, je dis en badinant à M. Fréchette que, vu l'expression Vautre jour ^ elle ne pouvait être ration-

«O DEUX COPAISS

nellement déclamée en été, la route à cette saison n'étant guère couverte de givre. Je lui dis aussi, mais sérieusement, que l'expression ^e passais impliquait une idée qui ne concordait pas tout à fait avec le contexte, dans lequel le poète songeait, rêveur à Vistro'it, aux beaux jours envolés,

— Tu as un peu raison, me dit M. Fréchette, et ei, un jour ou l'autre, je réédite m^a Pensées à V'Hiver> j'y ferai un changement.

De fait, M. Fréchette a modifié plus tard ses Pensées d'Hiver, — qui sont devenues Sursum Corda dans PSle-MHe et Renouveau dans les Fleurs Boréales, — mais il a de beaucoup gauchi la strophe qu'on vient de lire en y mettant Il faisait froid. J'errais, etc., puisque l'on ne va certainement point, l'hiver, quand il fait froid, errer et rêver distraitemment dans une lande déserte, surtout dans une lande déserte du Canada.

Ce n'est pas le seul changement que M. Fréchette ait fait aux Pensées d'Hiver, comme on peut s'en ■ convaincre en lisant

d'abord l'Opinion Publique de la première semaine de 1873, et ensuite Pêle-Mêle ■et les Pleurs Boréales.

Le lauréat a enlevé de la pièce originale une strophe, la dernière, ainsi conçue :

D'un nouvel an, demain, vu s'éveiller l'aurore ;

NOUVELLES COMPARAISONS GI

Frères, saluons-li par un hymne cV espoir.

L'âme la plus en deuil peut reflleurir encore. Le Eoleil luit toujours derrière le ciel noir.

M. Fréchette avait pris Tidée de cette strophe dans la pièce de-Loiigfellow intitulée The Rainy Day^ dont les derniers vers se lisent :

Thy fate is the conimon fate of ail.

Into each life Fome rain must fall.

Be still, sad heart ! and cease repining.

Bèhind the clouds is the sun still shining.

Le poète nailondl s'était donc borné à traduire le dernier vers du barde américain, puisqu'il avait dit :

Le soleil luit toujours derrière le ciel noir.

Comme on voit, si M. Frécliette n'avait pas eu besoin pour son dernier vers d'une rime masculine, il aurait écrit derrière les rn-tages au lieu de derrière le ciel noir.

Ayant fait remarquer au futur lauréat qu'une pareille distraction à l'endroit du poète américain pouvait lui jouer un mauvais tour, il admit ma remarque avec un sourire.

Et voilà pourquoi le soleil de Longfellow brille dans Pêle-Mêle et les Meurs Boréales par son absence. Et voilà aussi pourquoi le poète national, pour me récompenser du service que je voulais lui rendre en le mettant sur ses gardes à propos du

bien d'autrui, me reproche de l'avoir imité, il y a vingt ans, en écrivant cette pauvre strophe :

L'nutro soir, je marchais sur lu pliige dnserle, Perda sous l'ombre dna bouleaux,

Le teganl tlans les t.iieux, et l'oreille-.entr'ouverte Au.x bruits harmonieux des flots.

Un homme qui se trouva diablement embêté, ce fut Sauvalle, le jour où, répliquant au poète îational^ qiii avait cherché à faire croire que j'étais un parfait étranger pour son copain, je déclarai, comme on l'a vu ailleui's, qu'il me connaissait depuis six ans, et qu'un mois d'avril dernier il m'avait chaudement congratulé d'avoir aplati M. Fréchette dans mon livre Le Lauréat.

Aussi, le paravent No 2, de crainte que ma révélation ne lui t"ît perdre les faveurs de M. Fréchette, — qui le paie quelquefois pour lui faire chanter ses louanges, — se hâta-t-il de nier dans la Patrie qu'il m'eût jamais félicité d'avoir écrit contre l'auteur de la Légende cVun Peuple, •

Il admit, par exemple, qn'il me connaissait depuis plusieurs années, et, cette admission faite, il affirma qu'il m'avait rendu le service d'écrire dans la Patrie

G4 DEUX COPAIXS

des lignes bienveillantes sur mon volume de vers Les Feuilles (F Erable, et que c'était sans doute pour le récompenser de ce service que je cherchais à le brouiller avec son vieil ami Fréchette.

En face d'un pareil mensonge, je lançai à Sauvalle un défi : je m'engageai, s'il pouvait montrer dans la Patrie dix lignes quelconques écrites pour saluer l'apparition de mes Feuilles iV Erable, à déclarer publiquement que j'avais menti en affirmant qu'il m'avait félicité relativement à la j>ublication de mon Lauréat.

Le paravent No 2 eut bien soin, et pour cause, de ne pas accepter mon défi, et se contenta de répondre qu'il avait oublié à quelle date il avait écrit sur mes Feuilles d^ Erable, que la production des lignes bienveillantes auxquelles il avait fait allusion n'importait guère au public, qu'il lui suffisait de savoir qu'elles avaient été publiées, que je lui avais écrit une lettre pour le remercier de ces lignes, qu'il n'avait plus cette lettre, parce qu'on ne garde pas les lettres d'u)t Cha/pman, patati, patata.

Cette réponse démontra clairement que Sauvalle ne disait pas la vérité, et plusieurs journaux, notam-

ment le Courrier du Canada, la Vérité et la Croix de Montréal, le sommèrent de montrer l'appréciation qu'il prétendait avoir faite de mon volume de vers, ou, sinon, de se résigner à passer pour un menteur.

Ainsi forcé de 8'exécuter, bien qu'il eût déclaré g u'on ne garde pas les lettres dhin Chajpman^ il exhiba^, pour me confondre,

un billet écrit de ma main en 1889 et cinq lignes d'une réclame que j'avais rédigée moi-même pour annoncer que je devais publier prochainement un recueil de poésies.

La production de tels documents pour me combattre eut l'inévitable résultat que Sauvalle aurait pu prévoir, si ma dénonciation ne lui eût pas fait perdre la tête, et M. Cliapais, mis en cause dans ce débat, accueillit les preuves du défenseur de M. Fréchette par un article qui fit voir, comme on dit, trente-six chandelles aux deux copains, et qui se lit ainsi :

" Conspué, défié, acculé, stigmatisé, cravaché comme un impudent menteur, l'inestimable Paul- Marc Sauvalle a essayé de se redresser sous les coups qui cinglaient son échine.

" La Patrie de samedi nous apporte le résultat de ce suprême effort.

" Il faut lire cela pour avoir une idée de l'effondré, ment du personnage.

" Il essaie de ricaner, de grimacer, de faire le pitre et le paillasse.

" Mais tout cela est raté ; les farces manquent de gaieté, et les grelots rendent un son funèbre. Il y a du sang sous la farine et des éehymoses sous les paillettes.

*• Coulé, Sauvalle !

"Blessé à mort, le copain du lauréat !

" Pranchement, il aurait mieux fait de se taire, car son essai d'explication l'enfonce encore davantage.

"Nous lui disions : Prouvez, prouvez que vous avez écrit dans la Patrie une appréciation bienveillante du livre de M. Chapman, Les Feuilles cV Erable.

"Et, poussé à bout par nos défis, hurlant de douleur sous les coups de fouet qui lui balafrèrent la face, savez-vous ce qu'il nous jette en guise de preuve ?

" Une annonce banale, comme en font d'ordinaire les éditeurs, les imprimeurs et les auteurs, une annonce écrite par M. Chapman lui-même, et publiée simultanément par plusieurs journaux, neuf mois avant l'apparition du volume.

"Mais, ici, nous allons laisser la parole à M. Chapman, qui nous prie de publier, à l'adresse de M. Sauvalle, les lignes suivantes :

A MARC SAUVALLE

Monsieur le paravent No 2,

Vous avez écrit ce qui suit dans la Patrie du 30

juin dernier :

Il est vrai que je connais Chapman depuis six ans ; mais, pour ma part je n'aurais pas voulu lui rappeler la date de

UK IXCIDENÏ 67

cette connaissance ; le pauvre diable ne rencontrait plus alors de pitié que chez un rare noyau de confrères ayant encore la compassion de l'aider quelquefois à sortir de l'ornière. J'étais du

nombre de ces sauveteurs. Il habitait à St-Jean et venait de publier ses Feuilles d'Erable ; j'eus la bonté d'écrire dans la Patrie quelques lignes bienveillantes dont il me sut gré dans une lettre triste au cours de laquelle il se plaignait de l'ingratitude des conservateurs qui ne consentent même pas à publier ses accusés de réception adressés tout faits par lui à leurs journaux.

Il m'en remercie aujourd'hui à sa façon en essayant de me brouiller avec mon vieil «ami Fréchette au moyen du plus odieux et du plus faux des racontars.

J'ai répondu à ce qu'on vient de lire par ceci : Vous mentez, M. le paravent No 2.

Toutefois, si vous montrez dans la Patrie que je ne dis pas cinq lignes bienveillantes, mais cinq lignes quelconques, de vous ou de n'importe qui, relativement à l'apparition de mes Feuilles d'Erable, je m'engage à déclarer dans le journal même de M. Beaupré que tout ce que j'ai dit à propos de vos félicitations sur la publication de mon Lauréat est faux et mensonger.

Si vous n'êtes pas un menteur, vous avez l'occasion de me confondre et de vous justifier vis-à-vis de votre ami M. Fréchette.

Après avoir affirmé que vous aviez écrit quelques lignes bienveillantes sur mon livre qui venait de paraître, alors que j'habitais Saint-Jean, vous apportez dans la Patrie de samedi dernier cette pièce

formidable pour m'écraser :

DKUX COPAISS

' Et maintenant à mon tour !

" Eh bien, ces cinq lignes, les voici, il y en a juste cinq bien comptées, relatives k l'apparition des Femlh-S'V Emilie:

Tous ceux qui s'ititérasont ;\ notre l.'ttér.ituro apprendront (ivoc plaisir <\\\q M. Chnpman, poÈte canadien, doit publier prochainement un yiihime de pof^sies,)ii plupart inédites, inti-tulÉes l'eitil/es d' Hnible.

" Ces cinq lignes se trouvent dans la P"tr"f.d\\ 28 juin 1889. "

Et voua Stes assez naïf. M, le paravent Xo 2, pour espérer qu'avec ces cinq lignes-là vous allez faire croire que vous n'êtes pas un menteur !

Mais ces cinq lignes que vous venez de citer n'annonçaient aucunement que mes Fe'i'llcs 'l'Erable, venaient de faire leur apparition.

D'ailleurs, vous ne pouviez pas annoncer l'apparition de mes Fe-rdlrs ,rErnhle le 28 juin 1889, puisq'i'idk'S n'oi't puni que i\\e'if mois jAks t'ir>l, ô la fin lie mars 1890, comme je vais le prouver tout de suite on citant le MoiaJe et le Na{iQi,al de la mêmeannée.

Lisez d'abord ce que le National du 5 avril disait relativement à l'apparition de mon livre :

Uu eigiie du printemfs. Nous iivong déji\\ des feuilles

Seulement, il no faut pns aller lis cliircher au boia, mais chez nos librnires, où elles brillent dans tout leur éclat dans le joli recueil de vers que vient de publiersous ce litre notre excellent potte canadien, M. \\V. Chapman, etc.

Comme vous voyez, M. le paravent No 2, si vous disiez vrai en affirmant que vous avez écrit quelques lignes bienveillantes relatives à l'apparition (de mes Feuilles d'Erable qui, d'après vous, parurent dans le cours de l'été 1889, il serait difficile de comprendre comment le National pouvait laisser entendre qu'à l'époque où mon livre fut mis en vente chez les libraires il n'y avait pas encore de feuilles sur les érables.

Lisons maintenant ce que le Moiki-k disait à la date du 1er avril 1890 :

Nous accusons réception d'un volume de poésie intitulé Feuilles d'Erable, que notre poète montréalais, M.W.Chippmair, vient de publier.

Ce volume, annoncé depuis ici longtemps avec beaucoup d'éloges et d'effluves par la presse canadienne, n'a pas trompé l'attente de notre petit monde littéraire ; bien au contraire, il a causé une agréable surprise aux souscripteurs, qui voient maintenant en son auteur l'émule de M. Fréchotte, etc.

Non, M. le paravent No 2, mon livre n'a pas paru dans l'été de 1889 ; et les cinq fameuses lignes et la lettre que vous venez de reproduire démontrent tout simplement qu'un de mes amis, M. Godiri, a fait publier dans la 7^e (Gazette et les autres journaux de

Montréal, à propos d'un livre qui devait paraître et non qui avait paru, une annonce que j'avais rédigée

à propos.

An reste, ce qui établit bien la vérité de ce que j'avance, M. le paravent No 2, c'est que le Monde a publié, le même jour que la

Patrie^ les mêmes cinq lignes avec lesquelles vous venez de me foudroyer et qui se lisent ainsi :

Tout ceux qui s'intéressent à notre littérature apprendront avec plaisir que notre poète montréalais, M. W. Chapman doit publier prochainement un volume de poésies, la plupart inédites, sous le titre de Feuilles d'Erable.

Vous n'êtes pas seulement capable, M. le paravent No 2, d'établir que vous avez eu la bienveillance de reproduire d'un autre journal les fameuses cinq lignes, puisqu'elles ont paru simultanément dans la Patrie et le Monde, à la demande de M. Godin, à qui vous avez, en réalité, rendu le service que vous me reprochez.

Je vous répète donc ce que je vous ai dit plusieurs fois, et ce que les cinq lignes que vous venez de montrer ont encore prouvé si clairement :

En affirmant que vous avez écrit pour moi quelque chose, à l'époque où parurent les Feuilles d'Erable, vous avez menti»

Votre, etc.,

W. Chapman.

* La démonstration est complète.

" M. Sauvalle avait dit : " Chapman habitait à St-Jean et venait de publier ses Feuilles d'Erable ; mais la bonté (récrire dans la Patrie quelques lignes " bienveillantes dont il me sut gré."

" Donc M. Sauvalle affirmait qu'il avait écrit dans la Patrie au moment où les "Feuilles d'Erable" venaient de paraître quelques mots d'appréciation élogieuse de ce recueil.

" Eh bien ! c'est faux.

^' Les Feuilles d'Erable ont été publiées en mars 1890, et la Patrie n'a publié aucune appréciation de ce volume.

'^Quanta l'annonce, à la réclame banale du 28 juin 1889, à laquelle M. Sauvalle s'accroche comme un homme qui se noie, elle ne peut constituer une appréciation bienveillante d'un livre qui n'a vu le jour que l'année suivante. Et, de plus, ce n'est pas M. Sauvalle, c'est M. Chapnan qui l'a écrite. Le paravent numéro deux en fournit lui-même la preuve avec une naïveté phénoménale. Il publie bêtement une lettre de M. Chapman, qui complète merveilleusement la démonstration de son mensonge. En effet, on lit dans cette lettre, après les remerciements obligés pour l'insertion de la réclame, les lignea suivantes :

72 DllX COPAIKS

M. Godin était allé porter Ventre filet que je vous ai expédié à la rédaction de la Presse, et la rédaction lui a refus'» net

Kncore une fjl's, mille foli niorci po ir avoir mis ma réclame dans un endroit compiciious.

" Est-co assez clair ?

" M.Chapman,par son associe M. Godin,fait publier au mois de juin 1889, dans le Monde^ la Pfttrie^ la Presse, une réclame annonçant la publication prochaine de son r.^cueU de vers.

*• Et M. Sauvalle aux abois s'empare aujourd'hui de cette réclame rédigée p'ir M, Chdprn'Di et publiée en juin 1889, pour prouver que lui, Sauoalle, a écrit da)is la Patrie une (appréciation

bioiveillante du Tolume de Chapman para sealeuient neaj mois plus t/jrdj en mars 1890.

" Voyons, comment trouvez-vous l'individu ?

*¹ Pour démontrer qu'il n'a pas monté, il cite une lettre qui établit son mensonge d'une manière éclatante.

" Pour prouver qu'il a loué les Feuilles d' Erable parues en 1890, il produit une réclame du mois de juin 1889, rédigée par M. Chapman lui-même.

" N'est-ce pas qu'il est joli, le Sauvalle ?

" Que dites-vous de cette impudence, de cette audace !: de ce monumental toupet?

" Mais ce n'est pas tout.

" Pendant que nous avons le Sauvalle au bout des doigts, réglons avec lui notre compte personnel.

"M. Sauvalle a affirmé qu'il nous a adressé une lettre, avec prière de la publier.

"Xous n'avonsjamais reçu telle lettre.Nous croyons que M. Sauvalle a dit faux dans ce cas comme dans l'autre.

" Et nous lui avons demandé de.prouver l'envoi de ^ette lettre.

" Xous sommons do nouveau M. Sauvalle de s'exécuter.

" A-t-il un reçu de la lettre ?

" Qu'il l'exhibe !

" Mais, par exemple, qu'il n'apporte pas un reçu de 1889 pour prouver qu'il nous a envoyé une lettre en

" Ces preuves-là ne prennent pas dans notre pays.

" Tous sommes si arriérés !

" Non, ce qu'il nous faut, c'est un reçu du 5, du 6 ou 7 juillet 1894.

" A moins que M. Sauvalle ne publie ce reçu, nous tenons qu'il a commis cette fois un mensonge aussi

impudent que celui qu'il a commis à propos des

Félicités Verrières.

" Allons, estimable Sauvalle, montrez votre reçu.* ;

En même temps que M. Chapais, M. Tardive! *

publia les lignes suivantes, qui sont, comme on le verra, loin d'équivaloir à un certificat d'honnêteté :

"Voulant faire une mauvaise plaisanterie, M.

Sauvalle affirma, dans la P^{re} partie du 16 juin, ce qui à

Or, il (M. Chapais) écrit " la suite au prochain numéro", et le typographe. né malin, lui fait dire; "la/HjVe au prochain numéro."

"La vérité, c'est que M. Chapman avait écrit à suivre et que notre typographe avait mis à suivre. ~ M. Sauvalle mentait froidement, sans l'ombre d'une excuse, en 'in'ciiiiit, purement et simplement, une faute 'typographique que la Vérité n'avait pas commise.

"Nous lui avons signalé son mensonge, mais, au lieu de se rétracter, il fait le mort.

"Dans la Patrie du 7 juillet, M. Sauvalle affirma ce qui suit :

Je viens de lui envoyer (il SI. Chapais) la lettre suivantEt avec prière de la publier.

Au cas où cette aaintc ftmo s'y refuserait, je communique d'avance la missive à mes lecteurs.

" Or M. Ohapais déclare sur riioiuiieur que c'est faux, qu'il n'a jamais reçu aucune telle lettre de M. Sauvalle. ^

'^Gelui-ci, misau défi par le directeur du Courrier (la Canada d'exiber le reçu qu'il n'aurait pas manqué de demander au bureau de poste, si réellement il avait envoyé cette lettre, a dû faire le mort encore une fois. De toute évidence,M.Sauvallea simplement publié dans la Patrie la lettre qu'il prétendait avoir envoyée à M. Cliapais.

" Deuxième mensonge.

"Enfin, dans la Patrie du 30 juin, M. Sauvalle affirme ce qui suit :

Il (M. Ghapman) habitait à Saint-Jean kt vexait dr PUB Li ER g es Feuil les tV Erah le. J ' e u» la bonté (T êcri te dwis la Patrie quelques lignes bienveUantes, etc,"

"M. Ohapman nia que M. Sauvalle eût écrit de telles lignes.

" Cette fois, maître Sauvalle, au lieu de faire le mort pour cacher son mensonge, se donne des airs de vainqueur toujours pour

cacher son mensonge. Car maître Sauvalle a bien menti cette fois-ci, comme les autres.

"Après avoir longtemps cherché dans la Patrie^
il trouve quoi ? Une réclame-annonce, publiée
neuf mois avant l'apparition des Feuilles d'Erable^
écrite lion par M. SuavuUe, mais pur M. Chapm'in bn'-mêiie !
!

" C'est-à-dire qu'en aSirmaut que les Fttdlles \
itl^rnblc VEXAIENT de paraître et qu'il eut la bouté ^
d'i-crيره, à cette occaaïou, quelques lignes bienvei!iantes, M.
Sauvalle a proféré un mensonge, tout '

comme il a menti en noua attribuant une faute typographique
qui u'a pas figuré dans nos colonnes et en prétendant avoir en-
voyé à M. Chapais une i

lettre qu'il n'a jamais mise à la poste, 1

■ ■ Trois mensonges dans trois semaines ! " i

il va de soi qu'après un pareil éreintement Marc J

Sauvalle n'eut pas envie de regimber, et voici tout |

ce que le défenseur de M. Tréchette put articuler en s' éloi-
gnant pour aller se cacher:

liisqu'à ce que Oiapman se soit cx(;ciité et ait fait publier
l'iiltstatioii de boii mensonge, il est déqualifia et nt m(;rite pus
qu'on s'occupe de lui.

Et le Courrier du Cninn/a répondit aux lignes que je viens de reproduire de la Patrie par celles-ci :

" Savez-vous la nouvelle?... Chapman est déquali- j

lié : !

— " Comment, déqualifié ? i

— " Oui, déqualifié !

— " Mais déqualifié par qui?

— " Déqualifié par. . . l'incommensurable Paul- Marc Sauvalle, l'homme qui prétend avoir écrit en 1889 une appréciation bienveillante d'un livre paru en 1890.

" Ces gens-là ont de l'audace, allez !

" Pris en flagrant délit de mensonge, convaincu d'avoir voulu tromper le public, confondu par les dates, par les faits, par les pièces mêmes qu'il a produites, maître Sauvalle porte des jugements de déqualification.

" Il faut lire cela pour avoir une idée de son impudence :

Jusqu'à ce que Chapman se soit exécuté et ait fait publier l'attestation de son mensonge il est déqualifié et ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

^' Voilà la réponse de ce bateleur à la lettre écrasante de M. Chapman, et à l'article du Courrier du Canada,

" On ne saurait avouer plus clairement son impuissance à sortir du pétrin.

" Naturellement pas un mot de la fameuse lettre que M. Sauvalle a prétendu nous avoir envoyée, et que nous n'avons pas reçue.

7S 1>EUX c'OPAISS

" Quand vous proposez-vous tic tirer ce point au clair, M. Sauvalle? "

Miire Sauvalle n'a pas encore tiré ce point-là aa clair, pas plus qy'il n'a montré l'appréciation qu'il jiiivtoncl avoir faite de mus Feuilles d'Er/ible, etm non copain n'existait pas, le rédacteur de la Patrie serait certainement le plus grand mcutcur du t'aiiada.

Continuation de IMNTERVIEW

Ecoutons à présent Texplication que M. Fréchette va donner à son truchement sur son plagiat de la Bastide Bouge :

M, Sauvalle, — Chapman — pardon, votre emprunteur — voua accuse aussi d'avoir, dans une certaine pièce de théâtre, copié des fragments de dialogues dans un roman d'Elie Berthct intitulé La Bastide Bovge.

31, Fréchetle. — J'ai été beaucoup plus loin ; j'ai dramatisé tout le volume. Cette accusation, j'en ai fait justice dans le temps, et je ne sache pas que j'aie été considéré comme un voleur depuis cette époque. Remettre au jour cette risible affaire n'est qu'une perfidie, toute jugée d'avance, qui témoigne surtout de l'impuissance où l'on est de trouver quelque chose de sérieux à n\ e reprocher ; et si je prends la peine d'entrer dans de nouvelles explications là-dessus, c'est tout simplement pour l'acquit de ma réputation auprès de mes compatriotes de France établis récemment dans le pays, et qui m'honorent de leur estime.

Voici la chse en deux mots. En 1880, j'avais à l'étude un

80 DIUX COPAINS

drame historique intitulé PapineqUj et mon associé Jehin-Prume et moi, nous nous demandions si la machine pourrait tenir T affiche durant les six jours pour lesquels la salle était louée. C'était deux seniaines seulement avant la première» Nous assemblâmes nos acteurs amateurs, et il fut convenu que je dramatiserais la Bastide Bouge d'Elie Berthet, qu'on l'imprimerait et qu'on répéterait au fur et à mesure que je pourrais livrer un acte.

Au(;un mystère en tout cela : M. Prume, M. McGown, M. Chs Lebelle, M. Brazeau, M. Louis Lebelle, M. Dufour sont encore pleins de vie et peuvent endosser ma déclaration, llestait à décider si nous mettrions le nom d'Elie Berthet sur la brochure et sur l'affiche. On fut unanime dans la négative, attendu que le succès d'une pièce faite et montée dans ces conditions était loin d'être assuré, et que c'eût été une injustice de faire courir aucun risque à l'auteur sans sa permission.

Parce que M. Fréclietle a le toupet de donner une pareille explication, en face d'anciens camarades qui, par pitié, ne le démentiront pas, il croit pou voir se disculper de l'accusation que j'ai portée contre lui à propos de la Bastide Bouge.

Le Icutréat se fourre le doigt dans l'œil jusqu'à la deuxième phalange, et les citations que je vais faire de différents journaux de l'époque vont prouver qu'il ne s'est pas borné à mettre le nom de V Exilé ou celui du Retour de V Exilé sur l'affiche, mais qu'il en fait faire l'éloge dans son propre organe la Z[^]if[^]m, qu'il a, sans lèvres desserrer, laissé même les rédacteurs des feuilles conservatrices, trompés

LA BASTIDE EOUGE 8 1

par ses réclames de charlatan, dire tout le bien qu'ils pensaient de son prétendu drame.

Et remarquons bien que chaque fois que M.

Fréchette fit louer par la presse Papineau et

VJSxilé, la plus large part des éloges fut pour le

dernier, qui, au fait, valait, sous le rapport de l'in-

f vention et du style, dix fois mieux que le premier.

Lisons d'abord ce que la Pairie publiait le 12 avril 1880, c'est-à-dire deux mois avant la première représentation du Retour de V Exilé :

M. Fréchette est actuellement en train d'écrire un nouveau drame qui aura pour titre, croy ons-noug, Le Retour de V Exilé, et qui sera représenté alternativement avec Painnean au Théâtre Royal à la fin du mois de mai.

Nous prédisons à notre ami un succès magnifique, qu'il mCrite tant et à si juste titre, et nous saluons en lui le fondateur du drame fianco-canadien et du théâtre national.

OÙ en est maintenant M. Fréchette avec la déclaration qu'il vient de faire à son copain ?

Après qu'il a aflirmé solennellement n'avoir eu que quinze jours — quinze jours avant la première représentation de V Exilé — pour dramatiser la Bastide Ponge, le journal la Pairie, en prouvant qu'il travaillait, dès le 12 avril, à cette pièce, — qui devait

être jouée pour la première fois le 8 juin suivant, — vient de donner à M. Fréchette le plus

»1 DL.UX COPAIN^S

ilnrrable certificat île menteur que j'aurais voulu lui ilécériier moi-même.

IjC 5 mai, un mois et plus avant la première de VEx'dé, la Patrie revenait h la charge et publiait r ébouriffante réclame suivante, écrite probablement

[lar M. Frécliette lui-même :

L'ort dramatique a. <-tO peu cullivé jusqu'ici par nos lioinmes de lettres. Ce ne sont cependant piis les sujets qui font défaut. Notre Cana^la frangais a ses niinales glorieuses, l't iiotte société canadienne ses ridicuks particuliers, où l'on Iroiivernit des matériaux abondants pour la création d'un Iliéiltre national.

C'est U que 51. Frécliette a recueilli le sujet des deux drames qu'il est sur le point de soumettre à l'appréciation (lu public.

Le Retour île rj-'xili, dont la presse a fait mention, est iiiiaitUe-nanl terminé et sera produit flternativement Avec J'ajiineau dans le cours d'une série de représentations qui iuront lieu au Théillre Royal vers la fin du mois.

Cette pièce dramatique, comme son atnéo, est parfaitement ilL'ussie. M. Frûcliette y a fait prcuvo d'un talent dramatique liots ligne et d'une connaissance complète des ressotta de la .seÈnc. L'inirigue est conduite avec une rare habileté ; l'auditeur s'étonne de la facilité avec laquelle l'autour réussit i'i dérouler sa trame compliquée avec art d'incidents et de s-ituations aussi variés

qu'émouvants, qui s'enchaînent et se succèdent d'une manière irréprochable. L'intérêt est très liieu soutenu dans tout le cours de la pièce, et le dénouement iulLiitablement ménngé.

Comme êlvdes ilc mœurs canadienne», icSdotir de l'Exili ne

LA BASTIDE KOUGE SI\

lais'se rien à désirer. Les caractères v sont dessinés de main de maître, et le dialogue, tantôt pathétique et d'une élo- -quence entraînante, tantôt vif et pétillant, se déroule avec un naturel charmant.

En face de preuves aussi foudroyantes que le sont les citations ci-dessus, qu'est-ce que va dire la colonie française de Montréal, à qui M. Fréchette devait, •d'après lui, l'explication que l'on sait, potir V acquit 4Je sa repu ta tf 071 ?

La réputation de M. Fréchette 1

Le 24 mai, M. L.-O. David, odieusement induit -en erreur par le futur lauréat ou quelqu'un de ses amis, faisait dans VOpItff'o/f Pablrjae l'appréciation suivante de VExilé, qui était terminé le 5 mai et peut-être longtemps avant cette date, puisque M. Fréchette n'avait fait que transôirrc la Bast'ule Rouge :

Le Betour de r Kxiléf quQ nous n'avons pas entendu, est, dit-on, supérieur j sous certains rapports, à Pajuneau,

Les deux pièces seront jouées à la fin do ce mois à Montréal et à Québec le soir do la Saint-Xoîn-Baptiste et les jours suivants.

On peut s'attendre à une véritable fête littéraire ; ce sera la naissance ou le baptême du drame canadien.

On a vu dans mon Lauréat comment ce baptême

littéraire fut administré, — non pas au Théâtre

Uoyal comme l'avait d'abord projeté M. Fréchette, G

mais à l'Académie de Musique, — et on saura plus loin pourquoi le lauréat et ses acteurs ne sont pas venus renouveler leur farce à Québec, le jour de la Saint -Jean -Baptiste les jours suivants.

Sans doute, les citations que je viens de faire de la Patrie sont surabondantes pour démontrer que M. Fréchette est l'un des plus grands menteurs qui aient jamais tenu une plume dans n'importe quel pays du monde, et je n'ai nullement besoin d'autres documents pour le confondre. Cependant, comme je tiens à le châtier, comme il faut, d'avoir mis autant d'audace à mentir qu'il en a mis à voler, je vais lui remettre sous les yeux certains trucs dont il s'est servi pour tâcher de faire réussir VExilU^ ainsi que certains pavés qui lui furent lancés le jour où l'on découvrit qu'il n'était qu'un vulgaire imposteur.

A cette fin, je cite ce que disait la Patrie du 9 juin dans son compte rendu de la première représentation du Retour de VExilé, donnée deux mois après avoir été annoncée et moussée dans le même journal :

Après la première de Papineau la première de VExilé^ Après le succès de lundi le succès de mardi. Certes, deux premières en deux jours. M. Fréchette fait bien les choses. Nous avons parlé si souvent de V Exilé que nous n'entreprendrons pas de parler de ses mérites littéraires. La charpente du drame est forte, élé-

gante et durable, le dialogue est vif, mouvementé, et il y a dans chaque scène cette lerve et cette

énergie de lan<jue qui disiinffuent le style de M. Fréchette-. J.a scène se passe à Québec, et l'intrigue roule sur l'arrivée inattendue d'un Canadien qui a quitté son pays depuis vingt ans et qui vient réclamer à un intendant infidèle sa fortune qu'il lui a confiée avant son départ. Un peu T intrigue des Cloches de Corneville !

Entendez-vous ? Un peu l'intrigue des Cloches de Corneville !

Pourquoi pas l'intrigue de la Bastide Roaje d'Elie Berthet ?

M. Fréchette espérait, n'est-ce pas, qu'en avouant que le mérite de son œuvre dramatique ne dépassait pas, quant à l'originalité, celui des Cloches de Corneville^ le public croirait plus aisément qu'il était le véritable auteur du Retour de V Exilé.

Y a-t-il dans la langue française un mot pour peindre une pareille hâblerie ?

M. Fréchette ne se contenta point défaire chanter les louanges de l'auteur de V Exilé dans son propre journal, de laisser toutes les autres feuilles montréalaises faire chorus après la Pa^r/e; il poussa l'audace et le ridicule jusqu'à organiser une claque qui devait, à chaque représentation de cette pièce, l'appeler sur la scène pour lui brûler de la résine sous le nez.

Et la résine, de fait, fut bridée à profusion sous la noble narine du laurédt^ comme on peut en juger

IV

encore par la Puirie[^] qui, après avoir fait un éloge à tout casser de la première de VExilé[^] ajoutait ceci :

Somme tonte, représentation spleiidide crnn drame fortement composé et élég.imment écrit.

M. Frérliette fut appelé sur la scène, à la fin du cinquième acte, et reçut une nouvelle ovation de la part du public enthousiaste.

Si M: Fréchette n'eût pas été \\\ pretentieux imposteur, ça aurait été, n'est-ce pas, le bon moment — la première fois qu'on l'appela sur la scène — de déclarer qu'il n'était pas l'auteur de la pièce qu'on applaudissait avec tant de confiance et d'enthousiasme.

Mais son stupide amour de la gloriole se révolta à l'idée qu'il lui faudrait renoncer aux applaudissements qu'on lui prodiguait comme dramaturge ; il laissa le public croire, toujours plein d'une admiration sincère et fervente, qu'il avait réellement écrit V Exilé, et, le surlendemain soir de la première représentation, il vint encore renifler toute la résine que ses claqueurs à gages purent brûler aux feux de la rampe sans l'asphyxier. Et voici ce que la Patrie publiait encore à la date du 12 :

Salle comble hier encore, à T Académie de Musique, en dépit du mauvais temps, pour la deuxième de V Exilé.

Evidemment le public montréalais tient à cajoler M. Fréchette et les artistes qui l'ont si bien secondé pendant

cette semaine mémorable dans les niinales de la littérature canadienne.

M. Fréchet a été appelé à grands cris comme de coutume, car le public a pris l'habitude d'applaudir les artistes, mais de no lamais oublier Vauteur.

Même à la deuxième de YExi.le^ il eût été encore temps pour M.'Fréchet d'avouer qu'il avait copié son prétendu drame dans Is Bastide JRonge^ alors qu'il y avait foule et qu'il n'y avait plus à craindre pour Berthet l'insuccès dont il nous a parlé.

La fièvre incurable de l'infatuation cette fois encore lui paraly-sa la langue, et, pantin dont sa claque organisée tirait les ficelles, il revint, la bouche en cœur, faire force saluades à l'auditoire ravi d'admiration, puisse retira à reculons, toujours la bouche en cœur, empocher, la main largement ouverte, les sous que venait de lui rapporter une représentation donnée, comme la précé-dente, dans des conditions si honorables.

La Minerve, qui n'avait pourtant pps l'habitude de gâter M. Fréchet par ses compliments, croyant, elle aussi, qu'il était le véritable auteur du Retour de V Exilé, voulut mêler sa voix au concert laudatif qui saluait la naissance du théâtre national, et elle publia, à la même date, la flatteuse appréciation que voici :

Nous exprimions hier le vœu que M. Fréchet exerçât

88 DEUX COPAIXS

son tfticnt sur un drame non politique. Nous ne savions pas que VE.cil" renfermait toutes ces qualités. Ce drame est purement un drame, et nous n*y trouvons pas matière à critique.

Après avoir analysé V Exilé, c'est-à-dire la Bastide Rouge, la
3lincrive ajoutait :

Ce drame est très mouvementé et contient des alternatives de triomphes et de défaites, d'espérances et de découragement. Bientôt fort bien mis en scène.

La représentation d'hier a été parfaitement goûtée par l'auditoire intelligent et nombreux qui remplissait l'Académie de Musique, et nous n'avons qu'à souhaiter d'autres succès à M. Fréchette dans la carrière nouvelle qui s'ouvre à son talent.

Le Courrier de Montréal ne fut pas moins élogieux, et l'on y peut lire, à la même date, les lignes ci-dessous :

L'empressement du public à encourager de sa présence les commencements de notre théâtre national est d'un bon augure. S'il va applaudir les étrangers qui apparaissent de temps à autre sur la scène, à Montréal, il sait aussi faire des ovations à nos concitoyens qui interprètent si bien les œuvres d'un auteur compatriote ; et cette conduite des Montréalais fait grandement honneur à leur cœur et à leur intelligence.

Nous avons déjà dit que nous remettons à plus tard notre humble appréciation du drame V Exilé ; nous dirons cependant dès maintenant que, si le théâtre était toujours alimenté par des œuvres aussi morales que celles de M. Fréchette, on pourrait y assister sans danger et y conduire les personnes qu'on respecte.

L'Exilé est un drame assez mouvementé, dont l'intrigue est très bien nouée, et dont le dénouement arrive tout naturellement. Ce sont déjà là des qualités précieuses ; mais il y a plus : la pièce est écrite dans un style qui révèle le poète.

Dans un style qui révèle le poète !

Le mot à mot de la prose d'Elie Berthet.

Dans le même temps l'Opinion Publique publia le portrait de M. Fréchette dans un cadre artistiquement orné de deux couronnes de laurier, sur lesquelles se détachaient nettement les mots Pajiveau et Exilé.

Tout cela, naturellement, était l'expression de l'enthousiasme du public aveuglé par le rayonnement de la médaille d'or de M. Fréchette.

Mais quand ce bon public en vit le revers, quand M. Benjamin Globensky eut fait connaître à des amis, — qui coururent aussitôt en avertir M. Fréchette, — que Exilé n'était rien autre chose que la Bastide Rouge d'Elie Berthet, le dramaturge improvisé eut beau aller déclarer, à la troisième représentation, devant des banquettes vides, qu'il avait écrit sa machine en collaboration, ce fut un déchaînement de huées indescriptible et dont les oreilles du lauréat doivent encore bourdonner.

Et voici ce que M. Tardivel écrivait, sous sa signature, dans le Canadien du 23 août de la même année :

>o DEUX COPAIXS

Papineau n'est pas le seul drame qui porte le nom de M. Fréchette. Il y a de plus le Retour de l'Exilé, drame en cinq actes et huit tableaux.

Pendant compte de cette pièce, le Courrier de Montréal s'est allé jusqu'à dire que le public sait apprécier le talent que M. Fré-

chette a déployé dans la création de cette œuvre. Et il a donné de plus au Retour de V Exilé un certificat de haute moralité.

Quant à la question de moralité, il n'y a pas à y toucher- Du haut de la chaire sacrée M. l'abbé Martineau a solennellement condamné le Retour de V Exilé comme une œuvre profondément immorale.

Le fond du drame est donc jugé. Reste la partie littéraire-

Le Nouveau Monde a déjà fait connaître en quoi consiste la collaboration dont il est question. Le drame de M. Fréchette est tout simplement un roman d'Elie Berthet condensé. Votre dramaturge (je ai tout bonnement pris la Bastide Rouge publiée en 1865 et y a fait de larges coupures, ne changeant à peu près que les noms propres.

Curieuse manière de collaborer, en vérité !

Pour convaincre le public qu'en effet le drame de M. Fréchette est une copie servile du roman de Berthet, je vais confronter quelques extraits des deux écrits.

Suit une pleine colonne de citations.

Je pourrais, ajoutait M. Tardivel, continuer ces citations à l'infini car d'un bout à l'autre V Exilé n'est qu'une copie de la Bastide Rouge. Mais je crois en avoir assez fait voir pour édifier le public sur le talent que M. Fréchette a déployé dans la création de cette œuvre.

Quelque temps après, la Minerve qui avait fait à M. Fréchette les éloges qu'on a vus, publiait presque

en entier la Bastide Rouge et VEx'dé[^] pour les comparer, en faisant précéder cette comparaison par les lignes qui suivent :

L'accusation que nous portons contre M. Fréchette (st excessivement grave. Prouvée, elle peut sulire à détruire la réputation littéraire le mieux assise. Malheureusement pour notre lauréat, nous sommes en mesure d'établir cette accusation de/aw-r à la satisfaction ou plutôt à la stupéfaction de ses apologistes les plus fervents.

Dès aujourd'hui nous commençons à mettre en regard le
texte d'Elie Berthet et le texte travesti plus ou moins grossièrement de M. Fréchette.

Déjà cette supercherie a été signalée dans un autre journal ; mais elle n'a pas été démasciuée d'une façon assez complètement. M. Fréchette n'a pns seulement plagié quelques passages, comme on va le voir, mais c'est à peine s'il peut revendiquer la paternité de (iuel([uos pages, de quelques V)Outs de dialogues.

Il a voulu donner luie couleur canadienne à une scène qui se passe ailleurs. Mais l'habit d'emprunt perce partout ; il n'a pas eu seulement le tact de supprimer une foule do choses qui ne sauraient avoir été dites ou faites ici. Jamais personnages canadiens n'ont tenu le langage qu'il leur prête. Saiif quelques plaisanteries do mauvais aloi, empruntées au langage populaire, rien qui sente le terroir. Pardon, il a uu mérite : il a changé les noms de la plupart des personnages du roman d'Elie Berthet." ^

Et après un éreintement comme jamais imposteur ne reçut delà part des journaux, après l'explosion

Voir le Lauréat.

t)2 DEUX COPAINS

^e sarcasme et de mépris qu'on vient de voir contre sa fameuse collaboration, M. Fréchette a encore l'efFronterie de venir nous expliquer son plagiat de 1880 !

Décidément, le lauréat est — selon le mot de ses propres amis — tout à fait mûr pour la Longue- Pointe.

En tout cas, l'explication que M. Fréchette a donnée pour la colonie française de Montréal, relativement à la Bastide liouge^ vient de mettre le sceau à sa réputation. Et, de même que Tipitte Vallerand de ses Originaux et Détraqués remporta la " torquette du diable dans un concours de sacres ", il esfc parvenu à obtenir, sur le tréteau de foire où il se débat depuis trente ans, la palme du plagiat à outrance et du mensonge u jet continu.

J'oubliais. Après avoir raconté — à la façon d'un Marseillais décrivant à un Parisien la Cannebière — <ômment il avait dramatisé la Bastide Rouge d'Elie Berthet, M. Fréchette s'est renversé en arrière, et, la figure rayonnante de satisfaction, les lèvres larcernent ouvertes, il a ajouté :

— Et voilà l'histoire de mon grand plagiat.

Et Marc Sauvalle, riant sous cape, de reprendre :

— Ma foi, Monsieur, elle m'intéresse à ce point que je ne puis m'empccher de vous demander celle des petits.

Et M. Fréchette a poursuivi :

— Ah ! quant aux petits, par exemple, c'est une tout autre aflairo. S'il s'ngit d'avoir plagié des prépositions et des adverbes, j)o«r, avec, depuis, alors, pourtant, et des substantifs, le soleil,

les cotnaux, avec les oiseaux, les nids, la Mse, les branches, les8
feuilles, Vécorce, les racines, quand je parle d'un arbre, je l'ad-
mets, mes rapines sont presque aussi nombreuses que celles de
Victor Hugo et de Lamartine.

Pour ce qui est des plagiats de cette espèce, je m'avoue cou-
pable ; je n'ai, du reste, fait que cela toute ma vie : plagier le
dictionnaire.

M. Fréchette veut, sans doute, faire allusion au dictionnaire de
Larousse, où il a- plagié de quoi faire tout un volume : la Petite
Histoire des Bois ih France '.

Oui, ça doit être le dictionnaire de Larousse dont il veut nous
parler ici.

Autre chose est des phrases qui se ressemblent. Ici, il y a ce
qui s'appelle la rencontre, la réminiscence involontaire, et le
démarquage.

La rencontre constitue une simple curiosité en littérature.

En eftet, la rencontre en littérature est une curiosité, et je n'en
connais pas de plus amusante que celle-ci, par exemple :

BERTHET

— Alors pourquoi vous a-t-elle appelé ? Les amoureux ont

1 — Voir le Laurent.

d'c'tranges idées. A votre place, jeune homme, savcz-vous ce que je ferais? J'^ivah trouver Lin g luidj je lui demanderais une explication franche et précise en présence de ces dames.

FIIECHETTE

Alors pourquoi vous a-t-elle appelé? Les amoureux ont d'étranges idées. A votre place, jeune homme, savez-vous ce que je ferais? J'irai? trouver Jo/i/i, je lui demanderais une explication franche et précise en présence de ces dames.

Je le répète avec le lauréat^ la rencontre en littérature est-une curiosité.

La réminiscence involontaire trop répétée constitue un manque d'originalité ; le démarquage, lui, est un vol calculé et constitue le plagiat, c'est-à-dire le brigandage littéraire, une des choses les plus honteuses qui soient.

C'est très vrai ; et, pour ne citer qu'un exemple, quand M. Fréchette démarqua l'épître à Lamartine pour faire celle qu'il adressait de Chicago à M. Lemay, il fit une des choses les plus déhonorantes dont puisse se rendre coupable le dernier écrivassier.

Que dire donc de son Cadieux décalqué du Cadieux de M. Taché ?

Or, voyons ce qu'on me reproche. Un vers qu'on dit emprunté à Leçon te de Lisle, un vers que j'ai écrit en 1862, quand le peintre Falardeau a visité Québec pour la première fois après son départ pour l'Europe. A cette époque, Leconte de Lisle avait publié des vers, si l'on veut, mais il était encore relativement inconnu même en France. Ce n'est qu'en 187Ô ou 1876 qu'on a entendu prononcer son nom pour la première lois au Canada.

M. Fréchette prétend .que Leconte de Lisle était relativement inconnu, en 1862, même en France.

Pour prouver que Leconte de Lisle était parfaitement coniiu des Parisiens, non seulement en 1862, mais dix ans auparavant, je transcris les lignes suivantes, publiées dans le Monde Poétique de 1884, sous la signature du poète Louis Tiercelin :

Le premier volume de Leconte de Lisle, imprimé chez Dacloûx, parut en 1852, sous le titre de Pohnes Antiques. Un second volume, Poèmes et Poésies, fut édité, peu de temps après, par Tarride, le prédécesseur, sous les galeries de POdéon, des éditeurs Marpon et Flammarion.

Larousse dit la même chose. On y peut lire, de plus, que les Poèmes et Poésies furent refondus. On peut aussi constater, en lisant la première édition de ce volume et les Poèmes Barbares du même auteur, publiés en 1862, qu'une grande partie de ce dernier volume — qui contient le vers que M. Frechette a volé pour le glisser dans sa pièce au chevalier Falardeau, — provient des Poèmes et Poésies édités en 1854.

Oui, quoi qu'en dise M. Fréchette, on connaissait en France Leconte de Lisle non seulement en 1862, non seulement en 1852, mais bien des années plus tôt, puisqu'il est avéré qu'un poète n'édite ses vers en volume que longtemps après qu'il en a publié des spécimens dans les différents journaux et revues de son pays.

03 DEUX COPAIXS

Au fait, comment un écrivain pourrait-il espérer écouler ses livres s'il n'avait au préalable donné des preuves de son talent?

Et puis, en supposant que Leconte de Lisle ne fût pas généralement connu des Canadiens en 1862, ost-ce que M. Fréchette, un homme du métier, devait nécessairement ignorer les vers de ce grand poète ?

Mais est-co qu'il y a beaucoup de Canadiens qui connaissent Yann Nibor et Salvinien Lapointe ?

Ce qui n'empêche que M. Fréchette sait par cœur des vers du matelot-pobte de la Bretagne et du cordonnier-poète de Paris, dont les moindres productions valent tout ce que le lauréat a publié.

D'ailleurs, M. Fréchette a d'autant moins raison d'essayer de faire croire qu'il ignorait Leconte de Lisle en 1862, qu'à cette époque le futur lauréat fréquentait Crémazie, qui était libraire et se faisait expédier par les grands éditeurs de France toutes les primeurs des poètes du jour.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à M.

Fréchette, et laissons-le mentir tout son soûl.

On me reproche aussi quatre mots que j'aurais volés à Mme de Girardin. Or, quand ces quatre mots de moi furent publiés, dans le Journal de Québec, j'étais encore au collège, et ceux qui ont fait leurs études dans notre pays savent si les collégiens ont l'habitude de se plonger dans les œuvres de Mme de Girardin pour y chercher matière à plagiat.

LA RASTIDE ROUGE 07

Je n'ai jamais prétendu que M. Fréchette avait
pris le sixain

Et le monde est sa\ivé

dans un des volumes de Mme de Girardin.

J'ai simplement indiqué dans mon Lauréat qu'il avait copié ce vers de la même femme-auteur dana V Abeille Poétique <ht XIXième Siècle^ de la pièce intitulée La Mort du Christ.

Or, V Abeille Poétique da XLXièœ siècle^ qui porte pour sous-titre Choix de poésies co)t temporal nés, la plupart inédites, a été éditée à Paris, en 1849, par J.-B. Palissier, à l'usage des maisons d'éducation.

Je possède ce recueil depuis les bancs du collège, et M. l'abbé Boucher, curé de la Pointe-aux-Trembles de Portneuf, qui était mon maître de classe, m'en a fait apprendre des pièces que je me rappelle encore vaguement, parmi lesquelles se trouve la Résurrection d'Antony Deschamps, dont M. Frécliette s'est beaucoup inspiré pour écrire son Alléluia, qui contient justement le vers volé à Mme de Girardin.

Il y a aussi un hémistiche de Jose-Maria de Ilcredia que j'ai volé. Or mon hémistiche, à moi, se trouve dans ma pièce L'Es-po.gne, imprimée dans les bulletins de la Société Royale il y a neuf ans ; et les Trophées de José- Mari a de lloredia, le volume dans lequel on a déniché le vers désigné, a été publié seulement Tannée dernière. ..Voilà l'honnêteté do MM. Brtillairgé Ptrc et Cie !

M, Frécliette n'est pas seulomoit capable de se rsteeroclier :\ cet hémistiche tl'unsoiiiiet de Ilercdia, et, pour prouver que sou explication est fausse, j'ouvre les CoiUempononsde Jules Le-maître, publiés en 1886, et j'y copie ce qui suit :

Au temps déjà luiiiiiiii oCi j'npprenaia l'IiUtoire [Je In littérature fançuiBc sur les baicj) dii eollège, un nom m'iivait frftppÉ parmi ceux <lc8 poètes <lo In, l'idiado : Ponthus de Tliyaril. Je nie flgiirHis que le poète qui portait ce nom liormonienx et fleuri avait dû Être <iuelque cavalier merveilleusement élogaut Et lier, et qu'il avait dû (■crire des vers plus beaux qu'auenn de bcs compagnons, des vers d'un tour plus liautain et d'une mytholof;ie plus faatueusc. Lorsque je pua lire ses Krreim ainmirmigea, ma déception fut grande ; poortant je continuai d'aimer Pontlius pour le noble esprit qui paraît çjl et lit dans ses niécliants vers cl surtout pour la sonorité de son nom.

Ce qnc PonthuB de Tliyaril fut pour moi jadis, M. Jose- Maria de Ileredia l'est sans doute encore anjourd'liui pour la plus grande partie du public : un nom éclatant et mystérieux. Mais croyez qu'il ne ménage pas à ses lecteurs le même mécompte. On verra, quand il nous donnera enfin ses Ti'opliies, que ses vers sont aussi beaux que son nom...

Il était donc question, h Paris, dès 1886, des Trophées, qui devaient être achevés, n'est-ce pas, puisque Jules Lemaître les avaient lus.

Au surplus, le grand critique français, parlant des cinquante sonnets que rcufevnieut les Trophées et qui parurent jmr séries dans la Portiiossc Conte/nportiive et la Hcvue des Dciix-Mondcs, d'où ils furent

reproduits par nombre de journaux, le grand critique français, dis-je, explique, dans une note mise au bas de l'article qu'il consacrait, en 1886, à Hèredia, que les sonnets en question furent originellement publiés de 1866 à 1885.

Sans doute, le vol de l'hémistiche de l'auteur des Trophées^ à côté de tant d'autres larcins dont s'est rendu coupable M. Fréchette, n'est, comme on dit vulgairement, qu'un grain de mil dans la bouche d'un âne, et cependant le lauréat n'a pas même la suprême consolation d'établir que je l'en ai accusé faussement.

Faut-il avoir du guignon !

C'est le temps de répéter le dicton populaire : Quand la malchance tombe sur les poules, le diable ne Jeraît pas pondre le, „coq.

Mais écoutons enfin les derniers mots que M.

Fréchette a articulés, les lèvres largement ouvertes, en réponse à mon Lauréat :

— Je le répète, en fait de réelles réminiscences, on en a constaté trois dans toutes mes œuvres : un vers de Victor Hugo, un vers de Prosper Blanchemain et un vers de Crémazie. Ce sont de véritables réminiscences, je n'en doute pas. car ces trois vers, imités ou intégralement reproduits, je devais les avoir lus. Mais, franchement, là, pour m'exempter la peine de faire trois vers déplus dans mon existence, j'aurais volontairement, sciemment, dans le but de tromperie lecteur,

et pour me parer des plumes du paon, volé ces trois vers, qui sont très ordinaires après tout ! II faut avoir du toupet et surtout ITime faite exprès, pour s'imaginer faire gober ccIa au public.

Avez- vous bien entendu?

Je n'ai prouvé dans mon Lauréat que trois réminiscences de M. Fréchette : un vers de Victor Hugo, un vers de Prosper Blan-

chemain et un vers de Crémazie.

Ilien que trois vers.

Malgré une certaine pitié que m'inspire l'aberration mentale où est tombé le lauréat déconfit, je ne puis résister à la tentation de lui frotter le nez avec quelques-uns des vers qu'il a filoutés à tant de poètes français et canadiens, et les citations que je vais détacher de mon Lauréat vont démontrer que le vol du vers de Leconte de Lisle, celui de Mme de Girardin et l'hémistiche de Heredia seraient par comparaison de bien légères taches sur le blason du poète national.

Avant de transcrire ces citations, laissez-moi vous faire voir quelques-uns des vers que M. Fréchette prétend que je lui ai volés :

FRECHETTE

Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé.

CHAPMAN Le passant croit ouïr comme une voix humaine.

FRECHETTE

Oui, deux siècles ont fui ; la solitude vierge.

CHAPMAN

Et le vent parfumé des solitudes vierges.

FRECHETTE On dit que depuis lors, sur la vague dormante.

CHAPMAN

Et l'on dit que depuis, dans les belles soirées.

FRECHETTE

Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste.

CHAPMAN

Dans des flots d'ambre, d'or, de pourpre et de vermeil.

FRECHETTE Le drapeau de la liberté.

CHAPMAN

Du drapeau de la liberté.

FRECHETTE

Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort L

CHAPMAN Et plus doux qu'un soupir de feuille qui bruit.

FRECHETTE Tonnant comme la voix des vagues en rumeur.

CHAPMAN

Hurlant comme la voix de l'océan qui monte.

1 -M. Fréchette, en m'accusant faussement de lui avoir volé ce vers, oubliait qu'il l'avait lui-même pris à Lamartine, qui a dit dans la 6ième strophe d'^Ischia :

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille.

102 i:kcx corAiss

FRECHETTE

I,G mci:£<:,att à l'éf nule (u lu rngaie nu poing.

CHAPMAN Le fusil il rCpaulc d l'fcimie à la bonclie,

FEECHETTE K(t;b vfiiidis de i osscr (-cb longs jours de tempête,

CHAPMAN

Oubliniit le passé, lea longs jours doBouffrance.

FRECHETTE

Chaque victoire était Stérile.

CHAPMAN

Chnque victoire fiait jxiur nous infructueuse.

Il y a vingt colonnes de la Patrie, formant cinquante pages d'une brochure in-8, pleines de citations comme celles que je viens de transcrire.

Assurément, si M, Fréchette s'est conduit à l'endroit des poètes de France et du Canada d'une manière aussi ignoble que je l'ai fait vis-à-vis de lui, le lauréat mérite bien d'être estrapade ou d'avoir tout au moins le ventre largement ouvert.

C'est ce que nous allons voir tout de suite par les comparaisons suivantes :

PROSPER BLANCHEMAIN

Niogaras grondants, blondes Californie.'.

FRECHETTE

Niagaras grondants, blondei Californifs.

Ça commence bien.

LECONTE DE LISLE Grands aigles fatigués de planer dans les nues.

FRECHETTE Quand Paigle, fatigué de planer dans la nue.

Ceci n'est pas trop mal, non plus.

CRE.MAZIE

Il est sous le soleil une terre bénie.

FRECHETTE Il est sous le soleil une terre bénie.

Très bien ! très bien ! C'est frappant de ressemblance, et surtout c'est très honnête.

VICTOR HUGO

Avec de vieux fusils sonnans sur leur épaule.

FRECHETTE Avec de vieux fusils gelés sur leurs épaules.

Vous avouerez, M. Préchette, que des fusils gelés ne valent pas des fusils sonnans.

Aussi, est-ce dommage que vous ayez fiit un changement qui accuse une intention criminelle.

CREMAZIE

. Il cet sous le soleil une terre bénie.

J'ai transcrit de nouveau le dernier vers pour savoir si c'est le même que vous avouez avoir pris inconsciemment à Crémazie.

Si ce n'est pas ce vers, ça doit être le suivant :

CREMAZIE

J'ai longtemps promené ma course Aagabonde.

FRECHETTE Où l'avait promené sa course vagabonde.

A moins que ça ne soit l'autre :

CREMAZIE

Peuples, inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

FRECHETTE A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe.

VICTOR HUGO Cet abîme où frissonne un tremblement farouche.

FRECHETTE Où vibre je ne sais quel tremblement farouche.

Je parierais, moi, que c'est le dernier vers que le lauréat reconnaît avoir imité de Victor Hugo, ou bien c'est celui qu'on va lire :

VICTOR HUGO

On ne sait quel aspect farouche et menaçant.

FRECHETTE Je ne sais quel aspect farouche d3 héros.

Ô Ton, M. Fréchetto n'admettra point qu'il a volé son dernier vers à Victor Hugo, puisqu'il a remplacé et menaçant par de héros,

VICTOR HUGO

Courbe ta large épaule et ton dos de granit.

FRECHETTE

Courbe sa large épaule

Sous l'arche aux piliers do granit.

VICTOR HUGO

Qui dit : il faut monter pour venir jusqu'à moi.

FRECHETTE Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi.

J'aimerais bien voir M. Fréchette se décider, une

bonne fois, à nous dire lequel des vers il a pris à

Victor Hugo.

VICTOR HUGO

Qui t'arrache à ton piédestal.

FRECHETTE

Arrachée à ton piédestal.

M. Fréchette ne se décidera donc jamais à faire son choix et à nous dire quel vers il a involontairement pris à son fétiche.

VICTOR HUGO

RisqueZ-vous hardiment.

FRECHETTE Risquez- vous hardiment.

RisqueZ-vous donc hardiment à faire votre choix, M. Fréchette.

VICTOR HUGO

Ivre d'ombre et d'immeiiiiité.

FRECHETTE

(Jui vole ivre d'immensité.

VICTOR HUGO

Qui fit voler au vent les tours de la Bastille.

FRECHEÎTE

Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille.

Choisissez, M. Fréchette : il est encore temps

VICTOR HUGO Dans les urnes de la clarté.

FRECHETTE Boire aux urnes ele clarté.

VICTOR HUGO

L'été, quand il a plu, le champ est plus venncU^ Et le ciel fait
bvillerj^lus frais au beau soleil Son azur lavé par la pluie,

FRECHETTE

La tempête a toujours son lendemain vermeil La pelouse a
des tons plus verts après l'averse, Et Vazur vif où nul nuage ne se
berce Ne sait pas refléter les rayons du soleil.

LE FRERE ACHILLE

Et toi, beau Canada, quand le lis ton liistoiro, Ou que le souvenir rappelle à ma mémoire

Ce que Dieu Va donné De sang pur et fécond, de vertus magnanimes, Je m'écrie, admirant tes dévouements sublimes : " Terre de mes aïeux, tu fus prédestiné.^*

FRECHETTE

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand ie pèse la part qf(e le ciel Va donnée.
Les yeux sur l'avenir, teri'e prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux.

THEOPHILE GAUTIER

Un sourire infernal crispait m:i pâle bouche,

FRECHETTE

Un sourire infernal se crispait sur ^dJ^bouche,

JAMES DONNELLY

Quand, le front couronné de ta verte guirlande, Ijc ciel te fit
sortir du sein de V océan,

FRECHETTE

Quand, le front couronné de tes arbres géants. Tu sortis,
vierge encor, du sein des océans,

LECONTE DE LISLE L'espnt de la tempête, avec ces mille
bou>ches,

FRECHETTE L'hydre de la tempête ouvre toutes ses bouches,

LECONTE DE LISLE

L'esprit de la tempête, avec ces mille bouch*>s

Les appelant, soufflait dans ses trompes farouches.

DEUX COPAIXS

FRECHETTE

et In tompi'tc eiii'boi'cli'-

Des grands froids boréaux la trompette farouche.

VICTOn IIUUO Que les iingea se ponclmieiit pour entendre.

Les fauvettes pour nous voir Se penchaient d:ins le feuillage.

FRECHETTE LtB fauveiles, tout pr6s, se penchaient pour en-
tendre. VICTOR HUGO Car dans les cu-'urs un ferment bo'jt.

FltECHETTE Si le remords au cceur est un ferment qui bout.

VICTOR DE LAPRADE Faisant dire, coninic eux, par viw ver-
tus guerrières : " Qvmid Dieu fi-ctf^ie \\t\ grand coup, c'est dela-
wain [Franc,." FRECHEITE <îui ilit que, loT\$ijiie IHeu/rappe
fort dans l'histoire, Ced toujours par la iiuin des Francs.

■ Quinze ans, elle pami, fumante, A toute bride, S'ir le rentre
des nations, FRECHETTE Car ce bâillon troué, que tant de gloire
inonde, A passé, mon enfant, sur le rentre du monde.

LAMARTINE

Et que les bras croisés sur sa large poitrine.

FRECHETTE Lui, las deux bras croisés sur sa vaste poitrine.

THEOPHILE GAUTIER Oà vont, tristes jouets du temps, nos
destinées.

FRECHETTE O temps ! courant fatal où vont nos destinées.

CHAPMAN Nous sommes sur les bords du Saguenay sauvage.

FRECHETTE Xous sommes sur le bord du Saint-Laurent
sauvage.

Xous allons voir maintenant comme M. Fréchette :anrait été
bien avancé s'il eût prouvé qu'il n'avait pas volé l'hémistiche de
Ileredia, dont il nous a entretenu tout à l'heure, et ce que je cite-
rai, comme dit Jules Lemaître, me laissera le remords de paraître
négliger ce que je ne cite point :

ALBERT DELPIT A choisi le moment — Jionte que rien n ef-
face —

FRECHETTE

De tous ces vétérans — honte que rien ri'efface —

LAMARTINE La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime.

FRECHETTE La lampe qui s' éteint JeiiG un plus vif éclair.

110 DKUX COPAINS

MAURICE ROLLINAI

Auprès du minet grave et doux co)nme un apôtre.

FRECHETTE

Sous ks yeux du héros grave comme un apôtre,

VICTOR HUGO Dans ce vaisseau ferdii sous les vagues 8%n.i
nombre»

FRECHETTE Et le regard perdu sur les vagues sans nombre.

VICTOR HUGO Du choc prodigieux de tes rebellions.

FRECHETTE

Du choc prodigieux des grands tournois épiques.

LAMARTINE

Ces grands blocs dentelés, effroi du matelot.

FRECHETTE

Des brisants sous-marins, effroi des matelots.

VICTOR HUGO

Monstrueux, qui semblaient des boas endormis.

FRECHETTE

Dans la placidité des boas endormis.

M. Fréchette, dans son entrevue avec Marc Sauvalle, a déclaré solennellement n'avoir mêlé à ses vers que trois réminiscences.

Comme il faut qu'il soit doué d'un solide tempérament pour nier avec autant d'impassibilité et d'audace ses plagats !

Mais il n'a fait toute sa vie que voler, le lauréat et celui qui pourrait passer seulement une coupée de

jours à sa bibliothèque ne pourrait manquer d'y trouver, dans une foule d'auteurs encore peu connus au Canada, assez de vers escroqués par lui pour faire tout un volume.

L'autre jour encore, en relisant Théophile Gautier, j'ai découvert dans une pièce au peintre Jean Duseigneur un vers que M. Fréchette a subrepticement glissé dans sa Voix (¹⁰¹ Exilé, et la confrontation suivante va encore édifier ceux qui pourraient, par hasard, garder un reste de foi en son honnêteté d'écrivain.

Lisez :

THEOPHILE GAUTIER

Le soleil s'enfoncer comme un vaisseau qui sombre.

FRECHETTE

Le soleil, s*engouffrant comme un vaisseau qui sombre.

Et voilà l'honnêteté de M, Fréchette !

Pour faire reconnaître cette honnêteté, le lauréat nous a dit comment il avait réussi à dramatiser la Bastide Rouge^ quinze jours seulement avant la première représentation de VExilé, Il nous a parlé d'un vers de Crémazê, d'un vers de Victor Hugo, à\^ quatre mots diQ M.iii\Q de Girardin, d'un vers de Prosper Blanchemain, d'un hémistiche de Jose-Maria de Heredia.

Mais son Vive la France^ servilement imité de

Pour le drapetm de François Coppéo, son CadicHXj versifié sur le texte même du Cadieux de M. Taché, ce qu'il a filouté au docteur Morrisset dans un concours resté célèbre, les vers qu'il a volés à son frère Achille, sa Touffe de cheveux blancs prise dans un livre de classe, son MuriUo^ sa Petite Histoire des Rois de France^ copiée mot à mot dans Larousse, ses ExconwiurnéSj dsu& lesquels il a honteusement faussé l'histoire, ses rabâchages, son Jean Sauriol, son Drapeau funtème^ son épître à M. Lemay démarquée de l'épître de Victor Hugo à Lamartine, son fiasco à l'Académie française avec sa Légende d'" un Peuple^ tout cela ne demandait donc pas d'explications de sa part ^ ?

Tout cela, au contraire, demandait beaucoup d'explications, et comme, malgré l'imagination que M. Fréchette a toujours pour mentir, il n'a pas osé risquer un mot sur ces sujets épineux, l'entrevue que le lauréat vient d'avoir avec Marc Sauvalle met le dernier clou à son cercueil littéraire.

Et savez-vous comment le même Sauvalle a terminé son dernier article en réponse à mon Lauréat f

Lisez ceci :

Et là-dessus le poète m'a congédié avec un franc éclat de rire qui m'a prouvé que les lauréats manques et les abbés

1 — Voir le Lauréat.

LA BASTIDE KOUGE 113

déconfits pourront publier encore bien des volumes avant de désarçonner son impertubable et philosophique gaîté.

Cet éclat de rire que vient de jeter M. Fréchette est jaune comme le rire de tous ceux qui veulent faire, comme on dit, fortune contre bon . cœur, et prouve, une fois de plus, que c'est lui-même qui a écrit de sa plus belle écriture tout ce que vient de signer Marc Sauvalle.

M. Fréchette a déjà ri comme cela, dans le temps où je lui arrachais dans le Courrier du Canada et la Vérité les plumes qu'il avait enlevées à tous les oiseaux poétiques tombés dans ses lacets. Il a déjà ri pour tacher de faire croire que mes critiques ne le touchaient pas, alors que sa peau de geai mise à nu saignait par tous les pores, et un passage d'un article qu'il publia dans la Patrie du 17 mars dernier, sous le titre de Sachons Rire, va encore établir jusqu'où cet avaleur de sabres littéraires peut pousser sa grosse pitrerie :

L'éclat de rire qui jaillit clair et sonore des lèvres largeonent ouvertes ne peut monter que d'un cœur vibrant et, lui aussi, largement ouvert.

Deux fois largement ouvert dans une phrase !

Quel guignon ! quel guignon !

Quand la malchance tombe sur les poules. . . .

La dernière reproduction ne démontre pas seule-

ment que l'éclat de rire dont nous a parlé récemment Sauvalle fut inventé par M. Fréchette lui-même, mais elle est une nouvelle preuve que le lauréat a fait dans les Hommes du Jour son propre éloge, — où se trouve cinq ou six fois l'expression largement ouvert^ — et puis qu'il est incapable d'écrire vingt lignes de suite sans rabâcher.

N". B. — Je viens de découvrir, à la dernière heure, qu'en vue des comparaisons qu'il a fait faire à Sauvalle dans les articles dirigés contre moi, M. Fréchette ne s'est pas contenté de falsifier mes vers, mais qu'il a dénaturé une foule des siens pour les faire ressembler à ceux de mes Québecquolses et de mes Feuilles (V Erable et établir ainsi que je l'avais plagié.

On verra bientôt jusqu'où il a poussé cette falsification.

La découverte que je signalais à la fin de mon dernier article m'oblige — en dépit d'une déclaration que j'ai faite antérieurement — de m'occuper des comparaisons dont M. Fréchette s'est servi, par l'entremise de ses deux paravents, pour essayer de prouver que je l'avais souventes fois plagié.

Quand ces comparaisons parurent l'année dernière dans la Minerve et récemment dans la Patrie^ je ne doutai nullement de leur authenticité ; je ne songai pas le moins du monde à feuilleter mes livres ni ceux de M. Fréchette pour m'assurer si ses vers

et les miens avaient réellement été écrits comme Eoullaud et Sauvalle les transcrivaient.

Qui pouvait s'imaginer que M. Fréchette, cherchant à se disculper des accusations que je portais contre lui, avait osé dénaturer ses propres écrits et

même ceux d'un adversaire pour les mettre en

110 DEUX CCPAIXS

regard et établir de cette façon qu'il avait été pillé par moi ?

C'est pourtant ce qu'il avait fait, et, comme ma naïveté est aussi grande que l'imprudence du lauréat est sans égale, j'ai, en face des citations faites par Eoullaud, avoué, dans le Courrier (ht Canada^ avoir tellement lu M. Fréchette dans ma jeunesse, que ses poésies avaient, à mon insu, déteint sur les miennes.

Comme le hiuréat^ en m'entendant faire cet aveu, a dû se tor-drede rire derrière son paravent !

J'aurais peut-être toujours ignoré que j'avais été en butte à une supercherie aufsi hardiment et aussi bêtement perfide, si M. Fréchette n'eût pas fait mettre en brochure les articles signés par Sauvalle en réponse à mes critiques. Et c'est par un pur hasard — en transcrivant dans le Lauréat manqué des citations dont j'avais besoin pour confondre les deux copains — que je me suis aperçu, à mon grand étonnement, qu'une foule de vers mis en parallèle pour me combattre avaient été remaniés dans l'ombre par une main qui, au temps jadis, aurait été coupée par la hache du bourreau.

Après avoir été condamné par le tribunal de l'opinion publique pour vols et mensonges, il ne restait plus à M. Fréchette qu'à l'être pour faux, et il me sera bien facile de démontrer qu'il est un

faussaire littéraire aussi stupide qu'audacieux. Pour cela, je n'ai qu'à transcrire les comparaisons qu'il a fait faire par Roullaud et Sauvalle dans *la Minerve* et *la Patrie*.

Mais jugez donc tout de suite, par les citations
suivantes, de la manière dont mon adversaire m'a
traité :

FRECHETTE

Il avait entendu claquer dans la tempête Le drapeau de la liberté.

CHAPMAN

Avec SCS pavillons claquant dans la tempête.

Vous êtes un faussaire, monsieur Fréchette, et tout le monde peut s'assurer de la chose en ouvrant mes Feuilles (V *Erable* à la page 25, où l'on peut lire :

Avec ses pavillons clcuivant dans la rafale,

Vous êtes, monsieur Fréchette, un voleur, un menteur et un faussaire !

Trois beaux titres, assurément, et vous devez en être jaloux.

Mais continuons à examiner vos faux.

FRECHETTE Des frimas cristallins r étrange floraison.

CHAPMAN Son portail est orné d' étranges floraisons.

118 PFXC COPAINS

Si quelqu'un hésite à croire que M. Fréchette est un faussaire, qu'il regarde à la page 135 de mes Feuilles (V Erable^ et il pourra lire ceci :

Son portail obt orné cVétrange3//o?ic^/8o»«.

Faussaire ! faussaire !

FRECHETTE

Quand ta b.irqne sombrait à l'horizon brumeux, On entendit longtemps sur Tabîme écumeux.

CHAPMAN

Te suivant du regard sur les flots écumeux Sombrier dans le lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

C'est ceci que j'ai écrit, — à la page 56 de mes Feuilles <VE-rahle :

Te suivant du regard sur les flots écumeux, Baissèrent tristement leur paupière effarée.

En voyant tout à coup ta voile déchirée Sombrier dans le lointain brumeux.

Peut-on être plus stupidement audacieux ?

ERECHETTE

Minuit avait jeté sa clameur solennelle.

La bise s'engouff^{*}rait dans le noir corridor.

CHAPMAN

Minuit vient de sonner à la vieille pendule Dans le noir corridor.

FAIJSSAIRE 11[^]

Encore un faux, puisque j'ai écrit à la page 119 de mes Québec-quoises :

Minuit vient de sonner î\ la vieille pendule.

Et, comme un long frisson, sa voix encor circule...

Que Ton remarque bien que je ne cherche pas à faire ici d'une pierre deux coups, que je ne reconstruis pas mes vers pour me disculper des accusations de plagiat que M. Fréchette a portées contre moi.

J'aurais écrit mes vers tels que le lauréat les a fait transcrire, que je pourrais bien, n'est-ce pas, me moquer de toutes les citations de ses deux paravents.

Il n'y a qu'un imbécile qui puisse essayer parles comparaisons qu'on vient de voir de prouver que je suis un plagiaire.

Mais admirons encore l'honnêteté du procédé dont s'est servi M. Fréchette pour établir que je suis un voleur comme lui :

CHAPMAN

Hous les bois épais tout était parfums et joie.

FRECHETTE

Tout était parfums et chansons, Lumièr3 et. joie.

Que l'on interroge Pèle- Mêlé et les Fleurs Boréales et l'on y
saura que le poète national n'a pas écrit •

120 nEfx copiiNS

Tout l'iiiiil parfums et cliamo»! ,

mais bien :

Tout -fera fnrfiiiis et cliaiiiaoïis.

M. Fréchette aurait-il ri assez, voyons, si jo n'eusse pas décou-
vert se3 faux !

Admiroiif! toujours l'adresse de ce presUdigitatcur :

CIIAPMAN

I.'kii n\i ilY^molioii

Les pnifiuiis IcB plus doux n'ont plus pour moi traronii'.

FRECHETTK

l'oi'r lui rien >i'a d'éinotioii.

Les parfums les plus odcriints

N'oiit pluB iriromc.

Jamais Af. Fréchette n'a écrit les derniers vers tels que
Sau\'allc les a transcrits.

Ils se lisent, k la page 46 de son Péle-Mêle, comme suit ;

Fiie.i jjour lui n'a d'émotions ;

Son œœiir pour les illusions

N'a plus <le plaee.

Quand on fait des vers, voyez-vous, on est capaltlc anssi d'en
refaire,— surtout quand on a, comme Af. Frécliette, la main
souple et lurgenieiit oavertc. FRECHETTI-:

Kpcrjtillant su mervdll<ua5 note.

rA'JSSAiRE 121

CHAPMAN

Éparpillant dans l'air leurs notes inspirées.

Lisez à la page 206 de mes Québecquoises^ et vous pourrez
constater que j 3 n'ai pas écrit éparpillant^ mais bien éparpUlait.

Le faux ici n'est pas énorme, mais il fait voir que

M. Fréchette ne dédaigne pas les petits tours de
passe-passe.

CflAPMAN

Quelle est cette lueur vacillante, indécise?

FRECHETTE

Aux lueurs de la nuit vacillante, indécise.

Un autre faux, attendu que M. Fréchette a dit dans Mes Loirs^ à la page 24 :

Aux lueurs de la nuit, sa silhouette grise Se détadie en passant vacillante, indécise.

Et M. Fréchette a affirma, dans son entrevue avec Sauvalle, qu'il est un honnête homm^ !

Ah ! bien, oui, par exemple.

CHAPMAN

Rumeurs plaintives et vagues, Qui montez du sein des vagues.

FRECHETTE

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,

Bruits souris et confus, rumeurs, plaintes vagues. M. Fréchette n'a pas écrit ça.

Voici ce qu'il a écrit, à la page 54 de Pêle-Mêle :

Nocturnes clameurs qui montez des vagues, (Juand Tonde glacée entre en ses fureurs.

Faussaire ! faussaire ! faussaire !

FRECHETTE

On respiitiit partout comme un vent d'épopée.

CHA.PMAN On respirait partout de sauvages arômes.

M. Fréchette n'a jamais fait le premier vers tel qu'il est là, pas plus que je n'ai fait le dernier tel que le paravent No 2 l'a copié.

Le poète)tational a écrit dans la Voix (Van Exilé :

On respirait alors comme un vent d'épopée,

et moi j'ai écrit dans mes Feuilles (V Erable :

On respire partout de sauvages arômes.

M. Fréchette a donc fait deux faux dans une seule comparaison.

Quoi qu'il en soit, il va par une autre citation m'aider à le faire connaître pour ce qu'il est.

Jugez :

CHAPMAN

On respire parfois comme un vent d'ambrosie.

FRECHETTE

On respirait alors comme un vent d'épopée.

FAUSSAIS K 128

Pour me faire trouver en faute, le hinréaty oubliant qu'il avait déjà cité le dernier vers en le modifiant, vient de le transcrire exactement tel qu'il se trouve dans la Voix cVnn Exilé^ et l'adverbe alors qui remplace l'adverbe "partout qu'on a vu tout à l'heure, le condamne, une fois de plus, comme falsificateur imbécile.

Au surplus, qu'on jette un coup d'œil aux pages 21 et 26 du Lturéat manqué^ et l'on y constatera l'oubli stupide dont je veux parler.

Mais revenons aux comparaisons faites par Marc Sauvalle pour M. Fréchette wi par M. Frécbetto pour Marc Sauvalle :

CHAPMAN

Nous longions des rochers de feuillages couverts ;
Devant nous s'enfuyaient des ailes éclatantes ;
Et les arbres, penchés sur les vagues chantantes,
Semblaient nojs saluer de leurs éventails verts.

FRPXHETTE

Basant les îlots verts et les dunes d'opales,
De» vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseîiux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle.
S'enfuyaient en avant

On aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur scn chemin,
Saluaient le héros.

M, Fréchette a pris tous les vers qu'on vient de lire dans trois strophes de la Découverte du Mississipi;

124 DKUX COrAINS

il les a groupés en une seule stance, pour la comparer avec une des miennes, et l'on peut voir dans le texte original du poète nation ffl que le premier alexandrin qu'il a cité n'e^t pa? suivi des vers qu'on a vus, mais de ceux-ci :

De méandre en muandro, au fil de l'onde pâle,

Suivre le cours des flots errants.

A son aspect, du sein des flottantes ramures * Montait comme
un concert de chants et de murmures, etc.

Maintenant, qu'on relise les vers de la dernière ■ citation que
Sauvalle fit pour M. Fréchette ou que M. Fréchette fit pour Sau-
valle, et l'on découvrira qu'il n'y a pas là deux désinences qui
riment ensemble, ce qui est très rare dans les vers français.

Est-ce assez canaille et assez idiot ?

M. Fréchette a pourtant agi encore plus hardiment et plus sot-
tement pour faire la comparaison

suivante :

CHAPMAX

On a fait un palais avec des blocs de glace.

Son portail est orné d'étranges /om^so7^s.

Du sommet transparent de sa tour l'œil ombrasse De sédui-
sants aspects, d'immenses horizons.

Le givre à ses flancs met de folles dentelures ; L'aurore de ru-
bis étoile son cristal ; Et, lorsque le couchant rougit ses créne-
lures, On dirait un tableau de conte oriental.

FEECHETTE

Des frimas cristallins V étrange fl or ai ion Dans le cîidro idé.il
d'ttn conte cVOïisnt.

Comme on Ta vu, il y a un instant, M. Fréchette m'a fait écrire dans ma première strophe florissons l'our frondaisons, et, non content de cette falsification, il a pris, à la page 167 de la dernière édition de ses Fleurs Boréales, ce vers :

Des frimas cristallins l'étrange florisson,

et l'a accolé à cet autre :

Dans le cadre idéal d'un conte d'Orient,

copiant le dernier vers dans la pièce Le Saint- Laurent, à la page 41 de sa Légende d'un Peuple,

Il a, en puisant dans deux volumes, réussi à former un distique ; le distique fait, il l'a falsifié, puis l'a comparé avec deux vers presque voisins de mon Palais de Glace, où se trouvent les strophes qu'on vient de lire.

Et remarquez que le dernier alexandrin de M.

Fréchette a été publié quatre ans après l'apparition de mon Palais de Glace, qui fut lu pour la première^ fois dans la Patrie de 1884, et que le Courrier du Canada réédita, l'hiver dernier, à l'occasion du carnaval.

Encore une fois, peut-on être plus naïvement audacieux ?

DEUX CXIPAIXS

Si touU-s ces comparaiàouâ. Érites par M. Frécliette pour Saa-
valle on par Sauvalle poar M. Fréchette, n'étaient pas si Êisti-
dieuses, je pourrais co:itinner à vous démontrer jusqu'ou l'on a,
dans le Lniréit titanqtte^ poussé l'audace du faussaire.

Mais je crois en avoir fait plus que suffisamment voir pour établir que j'ai été en butte à une machination plus déshonorante, si c'est possible, que le vol de la Bastiffe Bougr,

Et c'est avec de pareils moyens que le hntreift a cru pouvoir refaire sa réputation d'écrivain !

Quoi qu'il en soit, que ^f. Fréchette emploie tous les moyens qu'il voudra pour tâcher de blaguer le public, il est irrémédiablement coulé.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une opinion là-dessus dans tout le pays ; et je ne saurais, à ce propos, résister à la tentation de publier une lettre et une fable qu'un de ses anciens admirateurs vient de m'adreï»ser et qui toutes deux interprètent bienj'en suis sûr, le sentiment public à son égard.

Voici d'abord la lettre :

Ottawa, 3 juillet 1894.

" Monsieur,

" Vous aviez blessé mortellement Frochettte dans votre livre. Vous êtes en train de l'achever, ou

plutôt VOUS êtes après l'enterrer. Il n'a pas volé ce qui lui échoit, certes ! Qu'est-ce qu'il n'a pas fait pour se rendre odieux ! Il suffisait que quelqu'un le regardât un peu de travers pour qu'il bondît sur lui et le déchirât à belles dents. Il se croyait un lion, mais voulait être pris pour un tigre, et il passait son temps h miauler et h grincer des dents, portant la terreur dans les parages où il était certain à l'avance de remporter des victoires faciles. Vous n'avez pas eu peur de ce prétendu tigre, vous l'avez saisi à

bras-le-corps, vous lui avez arraché la peau sous laquelle il faisait tant de tapage, et, une fois cette peau arrachée, le public étonné a vu que ce grand massacreur n'était qu'un singe.

" Je crois que la fable que je vous envoie est pleine d'à-propos et d'actualité, et serait une bonne réponse à l'apologue que Fréchette a }»ublié contre vous. Sa publication dans un de vos articles lui serait, en tout cas, d'autant plus cruelle qu'elle a été écrite, comme vous le savez, par son fétiche le grand Victor.

" Je vous félicite d'avoir su si bien venger les lettres et les gens, et je vous prie de croire que tous les hommes bien pensants applaudissent à votre Lauréat^ et surtout à vos derniers articles de la Vérité.

" Agréez, " etc.

Lisons maintenant la fable en question :

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,

Un singe d'une peau de tigre se vêtit.

Le tigre avait été mécliant ; lui, fut atroc'\

Il avait endossé le droit d'être féroce.

Il se mit à grincer des dénis, criant : " Je suis

Le vainqueur des halliers, le roi sombre des nuits."

Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines.

Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,

Egorgea les passants, détruisa la forêt,

Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.

Il vivait dans un antre, entouré de carnage.

Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.

Il s'ccriaît, poussant d'affreux rugissements :

** Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;

Devant moi, tout recule et frémit, tout émigré.

Tout tremble ; admirez-moi, voyez, je suis un tigre ! "

Les bêtes l'admiraient et fuyaient à grands pas.

Un belluaire vint, le saisit dans ses bras.

Déchira cette peau, comme on déchire un linge,

Mit i\ nu ce vainqueur, et dit : " Tu n'es qu'un singe ! "

Oui, M. Fréchette n'est qu'un singe littéraire, et ce qualificatif lui appartient d'autant mieux qu'il ne peut absolument rien faire sans imiter quelqu'un.

En tout cas, il a, depuis quelque temps, fort piteuse allure, ce pauvre mime, et quelqu'un, à qui j'ai fait voir la fable qu'on vient de lire, me disait :

— Vous n'avez pas seulement arraché à M. Fréchette sa peau de tigre, mais vous avez à tel point écourté le singe, qu'il ne lui reste plus rien pour. . . s'accrocher.

DEVANT DEUX TOMBES

Au lieu de répondre à tout ce qui précède, M[^] Fréchette s'est embarqué pour la France, où il a passé, m'a-t-on dit, un mois à courir après des écrivains de troisième ordre pour se faire des réclames[^] qui ... ne paraîtront pas.

Durant son séjour à l'étranger, il a aussi écrit pour la Patrie des lettres, dans lesquelles il retraçait ses impressions de voyage, et deux de ces lettres ont créé ici une profonde émotion.

Seulement, je dois me hâter de le dire, il y avait * toute autre chose que de la sympathie dans cette émotion-là, et M. Fréchette doit regretter de l'avoir provoquée, si l'on peut en juger par la magistrale leçon que M. Chapais lui a faite, à propos du comte de Paris et du général Boulanger, dans les lignes suivantes :

" La dernière lettre de voyage écrite par M. Fré- •chette à la Patrie est odieuse.

" La mort du comte de Paris, cette mort admirable qui a remué tant de cœurs chrétiens, et qui vient de dicter à Mgr d'Hulst les pages émouvantes que nos lecteurs connaissent, cette mort n'inspire à M. Fréchette que des injures grossières et des farces odieuses.

" Lisez ces lignes ineptes :

Le petit-fils de Louis-Philippe, CDnnu, on ne sait trop de -quel droit, sous le titre de comte de Paris, est donc mort, 45 ans avoir pu monter sur le trône de ses illustres aïeux, sans [^]voir reconquis sa couronne[^] et s'être offert en sacrifice pour le bonheur de son pays !

Encore un enfant du miracle de disparu !

Et cela, malgré son droit divin et les desseins de la Providence qui— à moins qu'on ne nous ait trompés — tenait tant à voir ce représentant des saines traditions rétablir en France les beautés de l'ancien régime.

A quoi cela lui a-t-il servi d'avoir renié son père et son grand-père, en prenant le nom de Philippe VII pour mieux -entrer dans les bottes du comte de Chambord ?

Je crois voir d'ici le désappointement que la triste nouvelle a dû créer dans certains quartiers, au Canada.

Il est vrai qu'il reste à tant d'espoirs frustrés la ressuroe •du prince Gamelle.

On peut toujours se rabattre sur rintéressant cavalier servant de la Melba.

DEVAKT DEUX TOMBES 131

Il n'a pas écrit des verà à Sarab Bernhardt, lui !

Et puis, il a ses droits, que diable ! ses droits que son père n'a pas oublié de lui transmettre religieusement dans l'intérêt de la grande cause.

" Voilà la tenue de M. Fréchette on présence de cette tombe en tr'ou verte, devant laquelle tous les partis se sont inclinés avec respect.

" C'est la tenue d'un gavroche ou d'un saltimbanque.

" Il ne s'agit pas ici de monarchie et de république. Nous sommes de ceux qui ne croient plus guère à l'avenir de la monar-

chie traditionnelle en France.

"Mais il s'agit d'un grand exemple de force morale, de courage, de résignation, de foi vive et tranquille ; il s'agit d'un prince mort en exil, d'un chef de famille léguant aux siens, avec le souvenir de ses vertus, des enseignements et des conseils empreints d'une majesté et d'une grandeur souveraines !

" Et M. Fréchette, qui pourrait au moins se taire, ricane et insulte !

" Encore un enfant du miracle de disparu, s'écriet-il avec une joie stupide !

" Voilà la noblesse de sentiments, voilà l'élévation d'idées, voilà la générosité d'âme de M. Fréchette.

" C'est le fond du cœur qui se montre, et ce fond n'est pas beau. ^

" Il y a quelques semaines, M. Fréchetie se trouvait auprès d'une autre tombe, celle d'un malheureux dont les aventures publiques et privées se sont dénouées par un suicide, loin de l'épouse et des enfants abandonnés, sur le monument funéraire d'une femme qui n'avait pas été la sienne.

" Et cette fois, devant le tertre du cimetière d'Ixelle où repose le cadavre de ce suicidé, M. Fréchetie s'inclinait ; il était ému, respectueux, et il emportait religieusement comme une relique sacrée une fleur fragile poussée sur cette triste et misérable tombe.

" Ce contraste, dont M. Fréchette nous a donné le spectacle, le peint sous de déplorables couleurs. Voici deux morts, l'une chré-

tienne, héroïque, grande et sainte ; l'autre impie, criminelle, scandaleuse et lamentable : M. Fréchette donne une larme de sympathie à la dernière et un grossier outrage à la première.

" Le plus cruel ennemi du lauréat découronné
n'aurait pu lui faire subir une plus terrible exécution
morale que celle qu'il vient de s'infliger de ses
propres mains."

Ce n'est pas la première fois que M. Fréchette a écrit comme un maroufle à propos des hommes et
des choses d'outre-mer. Il y a une dizaine d'années.

DEVANT DEUX TO^JBFS

pour chercher à plaire à la République française et s'en faire nommer chevalier de la Légion d'honneur, il a essayé — comme on Ta vu dans mon livre *Le Lauréat* — de souiller la mémoire des anciens rois de France dans un pamphlet ordurier plagié dans Larousse. Et malheureusement cette avanie lui a valu la rosette de chevalier.

Dans une occasion un peu plus récente, le poète national a agi d'une manière non moins odieuse. Pour tacher d'avoir du roi Alphonse XII une décoration quelconque, il a, dans une pièce en grande partie imitée de tout ce que Hugo, Musset et Gautier ont écrit sur l'Espagne, jeté de la boue à cette même République française, parce qu'il avait pris fantaisie à quelques boulevardiers en

délire de huer, à son arrivée à Paris, le monarque espagnol, à l'occasion de sa nomination comme colonel d'un régiment de uhlans.

Mais heureusement Alphonse XII était assez perspicace pour deviner le mobile qui avait fait agir M. Fréchette, connaissait assez la langue française pour juger de la valeur de la pièce de vers qu'il lui avait adressée, et pour ne pas décorer le poète national pour des vers aussi hypocrites et aussi plats que ceux-ci, par exemple :

Depuis quand est-ce donc par des tharivaris Que la France reçoit l'hôte qui la visite ?

lâl DET'X COPAINS

Retournons-nous aux temps du Borusse et du Scythe ? Ton beau titre de peuple éminemment courtois, Des sots, pour l'abdi-quer, monteraient sur les toits.

folie ! est-ce là de la vertu civique ?

Tu renoncerais donc, sublime Hépublic, Si belle en tes succès, si noble en tes revers, Dtsormais A. donner l'exemple à l'univers ?

Ce prince, chef élu d'un grand peuple éclairé, Devait passer chez toi comme un être sacré.

C'est un monarque, soit ; en est-il moins un homme ? Et puis Néron lui-même, à Tétranger, c'est Rome.

Oh î non, vaillante Espagne, en ces hideux exc5i Je ne reconnais point le noble sang français. Ce n'est pas là, non plus, la République fière Qui disait à chacun des peuples : Sois mon frere !

Maintenant dites-moi, mes amis, ce qu'il faut penser d'un républicain qui injurie la République pour une faute qu'elle n'a pas commise, et qui se fait le défenseur de la monarchie pour une décoration qu'il convoite. Dites-moi si, en jetant l'injure à la face des républicains de France auxquels il devait do ^a gratitude pour la décoration qu'ils lui avaient donnée, en comparant à Néron Alphonse XII qu'il faisait mine de venger, M. Fréchette pouvait jouer plus lâchement et plus .stupidement le rôle de valet. Dites-moi lequel, du flagorneur ou du saltimbanque, on doit le plus mépriser dans la personne du lauréat !

Pour se donner une contenance, après la riule semonce qu'il reçut de M. Chapais à propos du comte de Paris et du général BDulanger,— le poète national^ à l'instar des gamins grimaçant aux gens bien élevés qui les ont réprimandés pour leurs polissonneries, se mit à faire des pieds de nez aux rédacteurs du Courrier du Canada et de la Vérité.

Mal lui en prit, car M. Tardivel lui servit une salade qui faillit l'étouffer, qu'il ne pourra jamais digérer complètement, et dont on peut juger par les lignes suivantes, détachées de la Vérité du 3 novembre dernier :

" Dans la Patrie du 20 octobre, M. Frécliette, pour se vanter, pose au revenant. Son article intitulé : Un revenant^ commence ainsi :

''' Vou3 PoRS3Z peut-être qu'il s'agit de mon retour d'Eaope? Vous n'y êtes pas. C'est beaucoup plus siïfrieux. Je

DEUX COL'AIXS

reviens de l'autre monde, ni plus ni moins, — de l'autre monde, où mes amis Tardivel et Thomas Chapais m'envoient de temps en temps... Tardive], lui, ne se gêne pas, il m'assassine. A chaque instant j'apprends que le saint homme m'a assassinés. . Thomas Chapais... ne m'assassine pas, lui, il me suffi ça ;"

" Et M. Frécliette termine sa colonne de facéties en se demandant si Ton pourrait jurer en cour de justice que Tardivel a sa raison.

" Tout cela pour prouver que M. Frécliette n'est pas mort, qu'il se porte même à merveille.

" Eh bien ! le poète ne réussira pas, par quelques farces et quelques gambades, à tromper le public sur la gravité de son cas.

" Il n'est pas mort, puisqu'il gambade ; mais un homme mort vaudrait mieux que lui, car un mort n'est jamais ridicule, tandis que M. Fréchet l'est.

" On se souvient du voyage que M. Fréchet fit en France, il y a huit ans, croyons-nous. Alors, n'étant pas connu, il passa pour quelqu'un, là-bas comme ici. On lui fit partout bon accueil. Il recevait des compliments, des invitations ; les hommes de lettres à la mode le reconnaissaient comme un des leurs. De loin, la réclame aidant, ç'avait vraiment l'air d'une ovation.

"En 1894, M. Fréchet retourne en Europe.

Quel désastre ! Personne n'a l'air de le connaître, précisément parce que tout le monde le connaît maintenant. Pas un petit bout de réclame dans les journaux du boulevard, pas l'ombre d'un interview^ pas de dîner, pas de conférence, rien. Car, s'il y avait eu quelque chose de tout cela, la Patrie nous l'aurait fait connaître,

au risque de blesser la modestie bien connue du poble. Tardivel lui-même n'aurait guère pu passer plus inaperçu dans la ville-lumière que M. Fréchette vient de le faire. Un vrai désastre, vous dis-je.

" Seule la grande Sarali paraît avoir remarqué le passage en France du gros Louis. Dans une lettre qu'a publiée la Patrie du 6 octobre, M. Fréchette a bien voulu nous apprendre que l'actrice " avait eu la gracieuseté de lui offrir une loge " — une[^] assr, comme on dirait en canayen — ce qui lui a permis d'aller au théâtre sans payer — détail non sans importance pour M. Fréchette — et " d'avoir sous les yeux, durant quatre heures, toutes les illustrations de l'art, du journalisme et de la critique à ce moment présentes à Paris ". Il ajoute que " deux de ses proches voisins étaient Francisque Sarcey et Paul de Cassagnac ". Mais ces illustrations, il a dû se contenter de les avoir sous les yeux durant quatre heures. Aucune d'elles ne paraît s'être entretenue avec le grand homme même durant quatre minutes. M. Fréchette a parcouru son Paris, et son Paris,

'fc

sauf la fidèle Sarah. n'a pas fait semblant de le reconnaître.

" Trop connu, voyez-vous, pour être reconnu ! C'est profondément triste.

" Non, monsieur Fréchette, ce n'est pas Tardivel qui vous a assassiné, ni Thomas Chapais qui vous a suicidé ; c'est Chapman qui vous a déplumé. Et vous avez passé et vous passerez désormais à Paris comme un Canayen quelconque, sans être remarqué, si ce n'est par Voiseau des pays bleus. Car c'est bien fini, soyez-en convaincu.

" Un paon qui se déplume peut espérer voir repousser sa parure ; mais le geai qu'on déplume est condamné à rester geai per omnia sæcula sæcitorum.

" J.-R Tardivel. "

M. Tardivel, qui est un de nos meilleurs juges en littérature, m'a beaucoup aidé à démolir M. Fréchette, en approuvant dans la Vérité la critique que j'ai faite de ses œuvres. Et ce qui doit avoir été bien cruel au poète national^ c'est qu'au lendemain de l'apparition de mon Lauréat — dans lequel je prétends qu'il ne sait absolument rien en fait de lexicologie — M. Tardivel corrobore mon assertion à ce sujet par l'article qui suit :

" M. Fréchette a eu la main particulièrement

UN REVENÀNT 139

malheureuse en feuilletant son dictionnaire et sa grammaire pour bâtir son Corrigeons-nous de samedi dernier. Voyons, sans plus de préambule, quelquesunes de ses bévues :

Fier. — Les Canadiens font un étrange abus du u\oi fier. Ils le mettent, pour ainsi dire, à toutes les sauces.

Quand la glace est vive et sèche, nous disons qu'elle est fière.

Si quelqu'un est content, heureux, satisfait, nous disons qu'il est fier.

Nous employons encore le mot fier comme synonyme de vaniteux.

Tout cela n'est pas français.

Fier veut dire altier, arrogant, superbe, .tudacieux, intrépide, noble, ^îlévé, une foule de choses ; mais à peu près rien de ce que les Canadiens lui font dire.

" Les Canadiens ne sont pas aussi bêtes que leur prétendu poète soi-disant national voudrait le faire croire.

" D'abord, nous lisons ce qui suit dans le Dictionnaire des dictionnaires^ au mot fier : " Tech. — Difficile à travailler à cause de sa grande dureté. Ce bloc est trop fier ; il faut le mettre de côté." Les Canadiens ont donc parfaitement le droit de dire que la glace Q^t fière quand elle est très dure.

" Et d'une !

" Le même dictionnaire donne l'exemple suivant :

140 DEL X COPAINS

" Il est tout fier d'avoir réussi. " Cela ressemble singulièrement au ctinuyea que M. Fréchette déteste tant.

" Et de deux !

*' Même dictionnaire : " Fier comme Artaban.

Plein de vanité, de morgue."

" Et de trois !

KoTATiox.—Jc lis à chaque instant, clans les journaux qui s'occupent d'agriculture : le système de rotation. C'est un anglicisme. On devrait dire assolement,

" En voilà une grosse, par exemple ! Rotation est aussi français qw'assolen^rht, Nous lisons dans le dictionnaire de Mgr Paul

Guérin : " Aoric. : — Rotation des récoltes, série d'opérations par laquelle les champs reçoivent chaque année des semences différentes qui ne reviennent sur la même terre qu'après un certain nombre d'années. ..Cette combinaison et cette succession de cultures constituent l'assolement."

" Comment trouvez-vous ça pour un <(itglicis)ie !

" Et de quatre !

Avarie. — Ce mot est employé souvent à tort comme synonyme d'accident : Ma voiture a subi une avarie, il me faut la faire raduner. Avarie est un terme maritime ; il ne s'emploie que pour les embarcations ; de même que radoubier, que le mot canayen rarlouer a la prétention de représenter.

UX R?:VEXANT

" Ah ! Avdrœ ne s'emploie que pour les embarcations ! Voyons ce que le Dictionnaire des dictionnaires en dit : " Se dit quelquefois en parlant de marchandises dont le transport se fait par terre. Par extension. Détérioration, dégât, accident. Une meule mal exécutée donna naissance à de grandes avaries (M. de Dombasle.) Fig. On a beau rire, faire des vaudevilles, des physiologies contre l'hymen ou ses avaries, il y a dans le mariage un prestige indestructible (Mme de Gir.)." Et plus loin, au mot Avarier : " Attendez, sergent, j'ai une patte avaiée, mais les reins et les bras sont encore solides, je vais vous donner un coup de main (E. Sue.). S'avarier. Ces blés se sont avariés dans le grenier. Café, sucre avarié."

'• Par conséquent, en français comme en canayen, on peut dire parfaitement que la réputation littéraire de M. Fréchette est avariée ou a reçu des avaries !

" Et de cinq !

" Vo^'ons radouber^ maintenant, qui, selon M. Fréchette, ne s'emploie que pour les embarcations. Citons toujours Mgr Guérin : ' ^ Ane, Réparer, en général... Rebouter, renouer. Vous n'avez point guérie celle qui estoit desrampue. {Bible^ éd. 1556"). Sadobery dans le sens de réparer, en général, est un excellent archaïsme que les Canadiens ont très bien fait de conserver. Quant à Radoer, ce n'est pas un

si grand crime, non plus, et nous sommes parfaitement convaincu qu'il ne faudrait pas converser bien longtemps avec un habitant de Saint-Malo avant de l'entendre dire.

" Et de six !

BÉATIs. — Un ragoût de beatû, connue on dit ici, n'est pas français. Le mot est hraiilles.

" Mgr Guérin nous dit " qu'on rencontre au XVII s. la forme masculine Bé<ttiL Avec des champignons, béatils, andouillettes." Pourquoi, pour l'amour d'une Z, sans calembour, faire cette chicane d'Allemand k béatls?

Restks. — Ne dites point les restes de la table, du repas ; ce mot a vieilli.

Dites : les reliefs.

"Le plus récent des dictionnaires, celui de Mgr Guérin, n'indique pas ce mot comme vieilli, puisqu'il dit : " Absol., au pi. Ce

qui reste d'un repas. Manger les restes. " Et quand bien même le mot aurait vieilli, pourquoi cet acharnement stupido contre nos archaïsmes ?

" Et de sept !

" Sept grosses bévues et une chicane ridicule dans une seule colonne ! C'est Corrigez-moi, et non Corrigeovs-noas que M. Fréchette devrait mettre en tête de sa promenade hebdomadaire à travers le dictionnaire et la grammaire."

Depuis que les lignes ci-dessus ont paru, le lauréat a cessé de publier hebdomadairement son fameux Corrigeons-nous. Il a enfin compris qu'avant de corriger les autres il devait essayer de se corriger lui-même, et, bien que la Patrie ait annoncé qu'il allait bientôt reprendre son cours de lexicologie, il y a gros à parier qu'il ne remettra plus les pieds dans cette galère.

if.:'

Tv*v

Avant de vous lâcher, M. Frécliette, j'ai encore quelque chose à vous dire.

Ça sera court, mais vous trouverez cela peut-être joliment long.

Voici :

Il y a dix-huit mois, vous étiez à l'apogée de la gloire, où plutôt au paroxysme de la frénésie de faire parler de vous.

A force de plagiais éhontés et de réclames assourdissantes, vous étiez parvenu à vous jucher sur un piédestal du haut duquel,

je l'ai déjà dit, vous vous amusiez à cracher sur la tête des passants.

Vous aviez une foule de fervents qui ne juraient que par vous, et deux sociétés d'admiration mutuelle, une à Québec et l'autre à Montréal, vous avaient choisi comme leur chef, et venaient de temps à autre

146 DEUX corAixs

déposer à vos pieds des cassolettes pleines de l'encens enflammé d'un culte aussi sérieux que niais.

Grisé par cet encens, vous aviez fini par croire que vous étiez un dieu, quelque nouveau Jupiter tonnant, et vous pensiez avoir remué la foudre chaque fois qu'il vous arrivait d'éternuer.

Quand quelque profane passait devant vous sans courber l'échiné, d'un bond furieux vous descendiez de votre piédestal, vous vous mettiez à courir après lui avec une gaule ou un bâton.

C'était, vous l'avouerez, étrangement oublier la dignité qui convient à un dieu ; c'était, de plus, jouer un rôle très hasardeux ; et si vous aviez eu la plus légère dose de jugement, vous auriez compris que, parmi ceux que vous écrasiez de votre morgue ou que vous menaciez de vos coups, il pouvait peut-être se trouver quelqu'un capable de vous démasquer et de vous faire rendre gorge.

Le manque de jugement et l'infatigable nation vous ont empêché de soupçonner même que le moindre choc pouvait vous faire culbuter du socle de carton-pâte où vous vous dressiez au milieu d'une auréole de ferblanc. Et vous voilà maintenant étendu sur le dos,

les reins cassés, le cou tordu, dans la poussière étoilée des larmes de quelques rares disciples assez naïfs pour ne pas vous lâcher.

Vous voilà gisant dans une posture dérisoirement pénible et humiliante, et le public, à qui j'ai fait connaître vos vols, vos mensonges et vos faux, se demande, stupéfié, comment vous avez pu tomber de si haut.

En effet, vous étiez apparemment monté bien haut, monsieur Fréchette, et vous devez maudire la minute où il vous vint à l'esprit de faire des fables satiriques, sans lesquelles vous pourriez encore éblouir les monocles des sociétés d'admiration mutuelle par l'éclat de vos verroteries littéraires.

Oui, vous étiez, aux yeux de bien des gens, monté très haut, et depuis que je vous ai fait faire la culbute, depuis quinze mois que je vous tourne et retourne sur le gril, pas une seule voix, dans la presse canadienne, à part celle de deux étrangers à gages, n'a protesté contre le châtiment que je vous inflige.

Je vous le demande, monsieur Fréchette, si quelque écrivain parisien osait, un de ces quatre matins, accuser Leconte de Lisle d'être un plagiaire, pensez-vous que la presse française resterait impassible et muette devant une pareille audace ?

Il s'élèverait dans tous les journaux de Paris et
de province un tel cri de révolte et d'indignation
contre le détracteur d'une des gloires de la France,

que le misérable serait peut-être obligé de fuir son pays pour aller cacher à l'étranger le ridicule de sa tentative et la honte de son insuccès.

Eh bien ! ce qui ne pourrait manquer d'arriver en France à celui qui aurait la sottise et l'effronterie de contester la probité littéraire de Leconte de Lisle, me serait advenu, n'est-ce pas, si je n'eusse réussi à prouver les accusations de plagiat que je portais contre vous.

Ayant été considéré, depuis bien longtemps, comme notre poète national, les vengeurs ne vous auraient pas fait défaut, monsieur Fréchette, et j'aurais été écrasé sous une telle averse de lazzi, de sifflets et d'imprécations, que je n'aurais eu rien de mieux à faire que d'aller me cacher dans un pays d'où vous n'auriez jamais dû revenir.

Mais les hommes qui dirigent ici l'opinion publique ont compris tout de suite, par les documents dont j'appuyais mes dénonciations, qu'ils avaient été honteusement trompés par vous, que l'écrivain qu'ils avaient honoré comme une de nos gloires les plus indiscutables était un vrai brigand littéraire ; et mes articles du Courrier du Canada et de la Vérité loin de susciter contre moi des représailles, m'ont valu les applaudissements les plus chaleureux.

Aussi, depuis qu'il se publie des livres dans notre pays, jamais ouvrage littéraire ne s'est écoulé aussi

facilement que mon Lauréat ; et quelqu'un a constaté, par un petit calcul bien facile à faire, que, étant

données la population de la France et celle du Canada, ma critique a eu, par comparaison, autant de vogue qu'aucun volume du plus populaire romancier parisien.

Est-ce que cela est assez significatif, monsieur Fréchette ?

Je ne parle pas ici du succès de mon Lauréat par vanité, mais uniquement pour faire comprendre que la justice de ma cause devait nécessairement assurer la réussite d'un tel travail.

Et remarquez que je n'ai pas vendu mon livre seulement à des membres du clergé et à des amis politiques, comme l'a prétendu un de vos truchements.

Non, monsieur Fréchette ; et si je vous faisais voir la liste des personnes qui, parmi vos intimes, ont souscrit au Lauréat ; si vous pouviez lire les lettres que des écrivains de France m'ont écrites pour me féliciter de la critique de vos œuvres, vous sauriez jusqu'à quel point vous êtes coulé.

Incontestablement, ma critique a eu un succès inouï pour notre jeune pays, et si vous aviez pu entendre les observations qui se faisaient sur votre prétendue gloire littéraire, lorsque mon volume

150 lyy^vx copains

parut, vous auriez compris qu'il était parfaitement inutile de chercher à vous défendre des accusations que j'y ai formulées avec toute la prudence d'un honnête homme combattant un drôle.

Le calfeutrage soyeux et velouté de vos somptueux lambris ont empêché une grande partie des rumeurs du dehors de parvenir à vos oreilles ; un entourage obséquieux et vigilant a fait aussi grand bruit autour de vous pour les étouffer, et, confiant dans un prestige dont vous jouissiez depuis trente ans, vous avez naïvement espéré que, si vous pouviez faire croire que je vous avais plagié, cela vous sauverait.

Pour atteindre ce but, vous n'avez reculé devant aucun moyen.

Vous avez inventé une entrevue qui n'a jamais existé que sur votre papier ou celui de Sauvalle, vous avez fait falsifier mes vers, vous avez dénaturé vos propres écrits, vous avez poussé la bassesse jusqu'à me faire attaquer dans ma vie privée.

Liêche !

Oui, vous venez, par les articles de vos deux paravents, de prouver que vous êtes un lâche.

Vous êtes un lâche, parce qu'au lieu de m'attaquer BOUS votre signature vous vous êtes caché derrière KouUaud et Sauvalle pour me combattre.

UK DERKIER MOT 151

VouB êtes un lâche, parce que vous avez fait signer à ces deux valets des écrits mensongers, que, par un reste de prudence pourtant bien inutile, vous n'auriez pas voulu signer vous-même.

Vous êtes un lâche, parce que vous rendez les coups dont je vous enveloppe à des prêtres, qui ne peuvent pas et ne voudraient pas, non plus, vous le savez, se colleter avec un fier-à-bras de carrefour.

Vous êtes un lâche, parce que, galopant sans cesse dans des flaques de boue, vous essayez de faire croire que les gens qui reculent devant les éclaboussures ont peur de vous.

Et, malgré le dévoilement de vos plagiats et de vos faux, vous croyez encore survivre à l'écorchement que vous venez de subir ; vous osez, comme on l'a vu dans votre entretien avec Sâuvalle, pousser des ricanements à propos de mon Lauréat.

C'est le temps de vous appliquer encore ces vers de votre ami le grand Victor :

Je t'ai saisi. J'ai mis réciteau sur ton iront ;

Et maintenant la foule accourt et te bafoue.

Toi, tandis qu'au poteau le châtiment te cloue, »

Que le carcan te force à lever le menton,

Tandis que, de ta veste arrachant le bouton,

L'histoire, à mes côtés, met à nu ton épaule,

Tu dis : " Je ne sens rien ! " et tu nous railles, drôle î

Ton rire sur mon nom gaîment vient écumer.

Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.

Et maintenant que vos attaques occultement brutales m'ont forcé à parler aussi rudement, montrez, monsieur Fréchette, que vous gardez un reste de cœur.

Sortez de la cachett3 où vous êtes blotti depuis si longtemps, et venez m'attaquer en face, visière levée, sous votre propre signature.

Ecartez Sauvalle, et approchez seul.

. Je vous attends.

Puisque les prêtres, sur lesquels vous déversez la haine que vous me portez, ne peuvent aller vous combattre sur le tréteau où vous étalez crânement le bariolage de votre maillot de lutteur for-rain, je suis prêt, moi, à vous y rencontrer.

Je suis votre homme.

Sortez de votre cachette.

Mes livres sont là.

Mes accusations sont formulées.

Je vous attends.

ERRATA

Page 15, Sième ligne, au lieu de :

Depuis que l'article précédent fut publié, etc., lisez :

Depuis que l'article précédent a été publié, etc.

Page 32, 1er vers, au lieu de :

Demain, à bien des pleura des chants succèdcron*, etc., lisez :

Demain, à bien des pleurs des cliants succéderont, etc.

Page 91, 14ième ligne, au lieu de :

...mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complètement,

lisez :

...mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complète.

Pages 93 et 94, au lieu de " démarquage ", lisez

" déraarcage".

Page 116, 4ⁱème ligne, au lieu de :

...ma naïveté est aussi grande que l'imprudenc~~cc~~du lauréat est sans égale, etc.,

lisez :

...ma naïveté est aus[^]i grande que l'impudence du lauréat est sans égale.

Page 129, 4ⁱème ligne, au lieu de :

...pour se faire des réclames, etc.,

lisez :

...pour se faire faire des réclames, etc.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/deuxcopainsrplioochapgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.